
LA FERME
GEORGE ORWELL
DES
ANIMAUX

Cette traduction du texte *Animal Farm* de George Orwell est publiée sous licence *Creative Commons Attribution — Pas d'utilisation commerciale — Partage dans les mêmes conditions 4.0 International*.

Traduit de l'anglais par Romain Vigier.

Première édition du 1er janvier 2021.
Deuxième édition du 4 novembre 2021.

Retrouvez nos autres livres sur notre site internet :
https://www.renardrebelle.fr.

La Ferme des Animaux

Un conte de fées

George Orwell

Chapitre I

M. Martin, de la Ferme du Manoir, avait verrouillé les poulaillers pour la nuit, mais, trop ivre, avait oublié de fermer leurs trappes. À la lumière de sa lanterne tanguant au rythme de ses pas, il tituba à travers la cour, jeta ses bottes sur le palier, se servit un dernier verre de bière au tonneau du cellier, et chemina jusqu'à son lit, où M^me^ Martin ronflait déjà.

Dès que la lumière de la chambre fut éteinte, un frémissement parcourut les bâtiments de la ferme. Il s'était murmuré pendant la journée que le vieux Major, un porc *Blanc de l'Ouest* de concours, avait fait la nuit passée un rêve étrange et voulait le partager avec les autres animaux. Il avait été convenu qu'ils se retrouveraient tous dans la grande grange dès que M. Martin ne serait plus dans les parages. Le vieux Major (il avait toujours été appelé ainsi, bien qu'il ait été exposé sous le nom de Beauté de Bellecombe) était tellement respecté dans la ferme que tout le monde était prêt à perdre une heure de sommeil pour écouter ce qu'il avait à dire.

Au bout de la grande grange, sur une espèce de plateforme, Major était déjà installé sur son lit de paille, sous une lanterne qui pendait de la charpente. Il avait douze ans et, même s'il commençait à se faire rondelet, il était toujours majestueux, l'air sage et bienveillant malgré ses défenses qui n'avaient jamais été coupées. Les animaux arrivaient et s'installaient confortablement selon leurs habitudes. D'abord vinrent les trois chiens, Violette, Jessie et Brigand, puis les cochons, qui occupèrent la paille juste devant la plateforme. Les poules se perchèrent sur les appuis de fenêtre, les pigeons tourbillonnèrent jusqu'à la charpente, les moutons et les vaches se couchèrent derrière

les cochons et commencèrent à mâchonner le fourrage. Les deux chevaux de trait, Tonnerre et Capucine, vinrent ensemble, marchant très lentement et posant leurs grands sabots poilus avec attention, au cas où de petits animaux se cachassent dans la paille. Capucine était une épaisse jument maternelle dans la force de l'âge, qui n'avait jamais récupéré sa silhouette après son quatrième poulain. Tonnerre était une bête imposante de plus d'un mètre quatre-vingt au garrot, et aussi puissant que deux chevaux ordinaires réunis. Une bande de poils blancs descendant le long de son nez lui donnait un air un peu stupide, et s'il n'était en effet pas le plus vif d'esprit, tout le monde respectait son sens de la fidélité et son impressionnante force physique. Après les chevaux vinrent Mireille, la chèvre blanche, et Benjamin, l'âne. Benjamin était le plus vieil animal de la ferme, et avait le plus mauvais caractère. Il parlait peu, sauf pour émettre des remarques cyniques : par exemple pour dire que Dieu lui avait donné une queue pour écarter les mouches, mais qu'il aurait préféré n'avoir ni queue, ni mouches. C'était le seul animal de la ferme qui ne riait jamais. Quand on lui demandait pourquoi, il répondait qu'il ne voyait pas de quoi rire. Néanmoins, sans l'admettre ouvertement, il était dévoué à Tonnerre : ils passaient tous les deux leurs dimanches dans le petit enclos derrière le verger à brouter l'un à côté de l'autre sans rien dire.

Les deux chevaux venaient juste de s'asseoir quand une nichée de poussins qui avaient perdu leur mère se ruèrent dans la grange, en piaillant faiblement et errant d'un bout à l'autre pour trouver un endroit où ils ne se feraient pas piétiner. Capucine fit une sorte de barrière autour d'eux avec ses grandes pattes avant, et les poussins s'y nichèrent confortablement avant de s'endormir profondément. Au dernier moment, Marie, la jolie mais sotte jument blanche qui tirait le cabriolet de M. Martin, entra en minaudant joyeusement, mâchant un morceau de sucre. Elle prit place vers l'avant et commença à remuer ostensiblement sa crinière blanche, espérant attirer l'attention sur les rubans rouges qui y étaient tressés. En dernier arriva la chatte qui chercha, comme d'habitude, la place la plus chaude. Elle se glissa entre Tonnerre et Capucine, et ronronna de satisfaction pendant tout

le discours de Major sans écouter une seule de ses paroles.

Tous les animaux étaient à présent réunis, sauf Moïse, le corbeau apprivoisé, qui dormait sur un perchoir derrière la porte du fond. Quand Major vit qu'ils étaient tous confortablement installés et patientaient attentivement, il se racla la gorge et commença :

« Camarades, vous avez déjà entendu parler du rêve étrange que j'ai fait la nuit dernière. Je vous le raconterai plus tard, j'ai autre chose à vous dire d'abord. Je ne pense pas que je serai encore avec vous très longtemps, camarades, et avant de mourir, il est de mon devoir de vous transmettre les savoirs que j'ai acquis. J'ai eu une très longue vie, j'ai eu du temps pour réfléchir, tout seul dans ma porcherie, et je pense que je peux comprendre la nature de la vie sur cette terre aussi bien que n'importe quel animal. C'est de ça dont je veux vous parler.

« Alors, camarades, quelle est la nature de la vie que nous menons ? Ouvrons les yeux : nos vies sont misérables, éprouvantes et courtes. Nous naissons, nous recevons juste assez de nourriture pour respirer, et ceux qui en sont capables sont exploités jusqu'à l'épuisement, et à l'instant où nous devenons improductifs, nous sommes massacrés dans la cruauté la plus absolue. Aucun animal dans ce pays ne connaît plus la tranquillité ou le bonheur après sa première année. Aucun animal dans ce pays n'est libre. La vie d'un animal, c'est la misère et l'esclavage : voilà la vérité.

« Mais est-ce seulement l'ordre naturel ? Est-ce parce que nos terres sont si pauvres qu'elles ne garantissent pas une vie digne à ceux qui les occupent ? Non, camarades, mille fois non ! Le sol de ce pays est fertile, son climat est propice, il peut fournir de la nourriture en abondance pour bien plus d'animaux. Rien que notre ferme pourrait nourrir une douzaine de chevaux, vingt vaches, des centaines de moutons, dans un confort et une dignité qu'il devient difficile à imaginer. Pourquoi alors supportons-nous cette misérable condition ? Parce que le fruit de notre travail nous est volé par les humains. Voici, camarades, la source de tous nos problèmes, résumée en un seul mot : l'homme. L'homme est notre seul et réel ennemi. Retirez l'homme de l'équation, et la cause de notre faim et de notre

exploitation est abolie pour toujours.

« L'homme est la seule créature qui consomme sans produire. Il ne donne pas de lait, il ne pond pas d'œufs, il est trop faible pour tirer la charrue, il ne court pas assez vite pour attraper les lapins. Et pourtant il gouverne tous les animaux. Il les force à travailler en échange du strict nécessaire pour éviter la famine, et le reste, il le garde pour lui. Nous sillonnons le sol de notre labeur, nous le fertilisons de nos déjections, et pourtant pas un de nous ne possède plus que sa propre peau. Vous, les vaches, combien de milliers de litres de lait avez-vous donnés l'année passée ? Et qu'est-il arrivé à ce lait, qui aurait dû nourrir de robustes veaux ? Chaque goutte a fini dans la gorge de nos ennemis. Et vous, les poules, combien de vos œufs se sont transformés en poussins ? Le reste est parti au marché pour enrichir Martin et ses hommes. Et toi, Capucine, où sont ces quatre poulains que tu as portés, qui auraient dû t'apporter joie et réconfort dans ton grand âge ? Chacun a été vendu à sa première année : tu ne les reverras jamais. En retour de tes quatre accouchements et de tout ton labeur dans les champs, qu'as-tu obtenu, sinon de maigres rations et une stalle ?

« Et pourtant, même nos vies de misère ne se terminent pas naturellement. Pour ma part je ne me plains pas, je fais partie des chanceux. J'ai douze ans et j'ai eu plus de quatre-cents enfants. Voilà la vie naturelle d'un cochon. Mais aucun animal n'échappe au cruel couteau. Vous, les petits porcelets assis en face de moi, chacun d'entre vous hurlera à la mort sur le billot cette année. Cette horreur est notre destin commun. Vaches, cochons, poules, moutons, nous y passerons tous. Même les chevaux et les chiens n'ont pas un meilleur avenir. Toi, Tonnerre, le jour où tes muscles perdront de leur force, Martin te vendra à l'équarrisseur, qui te tranchera la gorge et te transformera en pâté pour chiens. Et quant à ces derniers, quand ils deviendront vieux et édentés, Martin leur attachera une brique autour du cou et les jettera dans l'étang.

« N'est-il pas clair désormais, camarades, que toutes nos peines et nos souffrances proviennent de la tyrannie des humains ? Débarrassons-nous de l'homme, et le fruit de notre labeur sera nôtre.

Quasiment du jour au lendemain, nous pourrions devenir riches et libres. Que devons-nous faire, alors ? C'est simple : travailler, nuit et jour, corps et âme, au renversement de la race humaine ! Tel est mon message, camarades : Rébellion ! Je ne sais pas quand cette Rébellion aura lieu, peut-être dans une semaine ou dans un siècle, mais, aussi sûr que je vois cette paille sous mes pieds, tôt ou tard, justice sera faite. Faites-en votre objectif, camarades, pour le restant de votre courte vie ! Et par-dessus tout, transmettez mon message à ceux qui vous succéderont, que les générations à venir poursuivent la lutte jusqu'à la victoire.

« Et souvenez-vous, camarades, votre volonté ne doit jamais faillir. Aucune dispute ne doit vous disperser. N'écoutez jamais quand on vous dit que les humains et les animaux ont un intérêt commun, que la prospérité des uns est la prospérité des autres. Ce sont des mensonges. L'homme ne sert les intérêts d'aucune autre créature que lui-même. Et parmi nous doit régner une parfaite unité, une parfaite solidarité dans la lutte. Tous les hommes sont des ennemis. Tous les animaux sont des camarades. »

Il y eut à ce moment un énorme tumulte. Pendant que Major parlait, quatre gros rats étaient sortis de leurs trous et s'étaient assis pour l'écouter. Les chiens les avaient repérés et ce ne fut que par un saut rapide dans leurs trous que les rats avaient sauvé leur peau. Major leva sa patte pour obtenir le silence :

« Camarades, dit-il, voici un point qui doit être tranché. Les créatures sauvages, comme les rats et les lapins, sont-elles nos amies ou nos ennemies ? Proposons-le au vote. Je soumets cette question à l'assemblée : les rats sont-ils des camarades ? »

Le vote eut lieu, et il fut décidé à une écrasante majorité que les rats étaient des camarades. Il n'y eut que quatre contestataires, les trois chiens et la chatte, mais on découvrit par la suite que cette dernière avait voté dans les deux camps. Major continua :

« Je n'ai pas grand-chose à dire de plus. Je me répète, mais souvenez-vous toujours de votre devoir d'hostilité envers l'homme et son monde. Tout ce qui se dresse sur deux jambes est un ennemi. Tout ce qui dresse sur quatre jambes, ou a des ailes, est un ami. Et

rappelez-vous que dans notre lutte contre l'homme, nous ne devons pas lui ressembler. Même quand vous l'aurez vaincu, n'adoptez aucun de ses vices. Aucun animal ne doit habiter dans une maison, dormir dans un lit, porter des vêtements, boire de l'alcool, fumer du tabac, toucher de l'argent, faire du commerce. Toutes les mœurs de l'homme sont le mal. Et par-dessus tout, aucun animal ne doit jamais exploiter un autre animal. Faibles et forts, intelligents et simplets, nous sommes tous frères. Aucun animal ne doit tuer un autre animal. Tous les animaux sont égaux.

« Et maintenant, camarades, je vais vous parler de mon rêve de la nuit dernière. Je ne peux pas vous le raconter en détail. C'était un rêve du monde après la disparition de l'homme. Mais il m'a rappelé quelque chose que j'avais depuis bien longtemps oublié. Il y a de nombreuses années, quand j'étais un jeune porcelet, ma mère et les autres truies fredonnaient une vieille chanson dont elles ne connaissaient que l'air et les trois premiers mots. Je connaissais cet air dans mon enfance, mais il m'était depuis bien longtemps sorti de la tête. Cette nuit, pourtant, non seulement il m'est revenu dans mon rêve, mais les paroles me sont revenues également. Des paroles, j'en suis certain, qui étaient chantées par les animaux de jadis et qui furent oubliées pendant des générations. Je vais vous les chanter, camarades. Je suis vieux et ma voix est fatiguée, mais quand je vous les aurai apprises, vous pourrez les chanter bien mieux que moi. La chanson s'appelle *Bêtes du monde.* »

Le vieux Major s'éclaircit la gorge et commença à chanter. Comme il l'avait dit, sa voix était fatiguée, mais il chantait plutôt bien, et c'était une chanson entraînante, quelque part entre *Clementine* et *La Cucaracha.* Les paroles étaient les suivantes :

Bêtes d'ici et bêtes de là-bas,
Bêtes du monde et de tous les climats,
Écoutez donc ces joyeuses nouvelles
D'un avenir où la vie est plus belle.

Tôt ou tard le moment surviendra
Où l'Homme jamais plus ne régnera,

Et où les champs fertiles du pays
Seront parcourus de bêtes amies.

Les anneaux disparaîtront de nos nez,
Nos dos ne porteront plus de harnais,
Les éperons rouilleront à jamais,
Les vils fouets seront pour toujours muets.

Plus riches qu'on ne peut l'imaginer,
L'orge, l'avoine, le foin et le blé,
Le trèfle, les carottes, les navets,
Seront tous nôtres en ce jour désiré.

Tous les champs du pays resplendiront,
Au jour de notre libération.
L'eau sera magnifiquement exquise,
Encore plus douce sera la brise.

Pour ce futur nous devons tous lutter,
Nous devons œuvrer pour la liberté,
Nous, vaches et chevaux, dindes et oies,
Mêmes si tous nous ne le verrons pas.

Bêtes d'ici et bêtes de là-bas,
Bêtes du monde et de tous les climats,
Écoutez donc ces joyeuses nouvelles
D'un avenir où la vie est plus belle.

La chanson emplit les animaux d'une excitation effrénée. Avant même que Major n'eût terminé, ils la chantaient déjà d'eux-mêmes. Même le plus stupide d'entre eux reprenait l'air et quelques mots, et les plus futés connaissaient déjà toutes les paroles par cœur après quelques minutes. Ainsi, après quelques essais, la ferme entière reprit en chœur *Bêtes du monde*, dans un formidable unisson. Les vaches la meuglaient, les chiens l'aboyaient, les moutons la bêlaient, les chevaux la hennissaient, les canards la cancanaient. Ils étaient si enthousiasmés qu'ils la chantèrent cinq fois d'affilée, et auraient continué toute la

nuit s'ils n'avaient pas été interrompus.

Malheureusement, la clameur réveilla M. Martin qui sauta hors du lit, persuadé qu'un renard rôdait dans la cour. Il prit le fusil qui se trouvait toujours dans un coin de sa chambre et tira une salve de chevrotine dans l'obscurité. Les projectiles heurtèrent le mur de la grange, et l'assemblée se dispersa. Chacun s'enfuit vers son lit en toute hâte. Les oiseaux regagnèrent leur perchoir, les animaux s'allongèrent dans la paille, et bientôt la ferme entière s'endormit.

Chapitre II

Trois nuits plus tard, le vieux Major mourut dans son sommeil. Son corps fut enterré au pied du verger.

C'était début mars. Les trois mois suivants furent secrètement agités. Le discours de Major avait donné aux animaux les plus intelligents de la ferme une nouvelle vision de la vie. Ils ne savaient pas quand la Rébellion prédite par Major se produirait, ils n'avaient aucune raison de penser qu'elle arriverait de leur vivant, mais ils étaient convaincus que leur devoir était de la préparer. La tâche d'instruire et d'organiser les autres incomba naturellement aux cochons, qui étaient reconnus comme les animaux les plus brillants. Parmi eux, deux jeunes porcs nommés Chérubin et Napoléon, que M. Martin élevait pour les vendre, sortaient du lot. Napoléon était un imposant porc gascon noir, à l'aspect féroce. C'était le seul gascon de la ferme. Il ne parlait pas beaucoup mais arrivait toujours à ses fins. Chérubin était un cochon plus vif que Napoléon, plus loquace et plus inventif, mais il était considéré comme moins profond d'esprit. Tous les autres cochons mâles de la ferme étaient des porcelets. Le plus connu d'entre eux était Couineur, aux joues bien dodues, aux yeux malicieux, aux mouvements habiles et à la voix haut-perchée. C'était un orateur hors-pair ; quand il défendait une position délicate, il avait une façon de se balancer d'un côté à l'autre et d'agiter sa queue qui le rendait étrangement persuasif. Les autres disaient de Couineur qu'il pouvait transformer le noir en blanc.

Ces trois-là avaient développé les enseignements de Major en un système de pensée global, qu'ils avaient baptisé Animalisme. Plusieurs nuits par semaine, après que M. Martin se fut couché, ils tenaient

des réunions secrètes dans la grange et exposaient les principes de l'Animalisme aux autres. Ils firent face au début à la stupidité et à l'apathie des autres. Quelques animaux parlaient du devoir de loyauté envers M. Martin, qu'ils appelaient « Maître », ou émettaient des remarques du genre « M. Martin nous nourrit. S'il n'était pas là, nous mourrions de faim. » D'autres posaient des questions : « Pourquoi se soucier de ce qu'il se passera après notre mort ? » ou « Si cette Rébellion arrive quoi qu'il en soit, qu'est-ce que ça change d'y travailler ou pas ? » Les cochons avaient beaucoup de difficultés à leur faire comprendre que c'était contraire à l'esprit de l'Animalisme. Les questions les plus stupides de toutes venaient de Marie, la jument blanche. La première question qu'elle posa à Chérubin fut :

« Y aura-t-il toujours du sucre après la Rébellion ?

– Non, répondit fermement Chérubin. Nous n'avons pas les moyens de produire du sucre à la ferme. En plus, tu n'as pas besoin de sucre. Tu auras tout l'avoine et le foin que tu voudras.

– Et est-ce que je pourrai toujours porter des rubans dans ma crinière ?

– Camarade, ces rubans auxquels tu tiens tant sont la marque de ton esclavage. Ne peux-tu pas comprendre que la liberté vaut plus que des rubans ? »

Marie acquiesça, mais elle ne semblait pas très convaincue.

Les cochons eurent encore plus de mal à contrer les mensonges de Moïse, le corbeau apprivoisé. Moïse, qui était l'animal préféré de M. Martin, était non seulement un espion et un délateur, mais aussi un bon baratineur. Il prétendait connaître l'existence d'une contrée mystérieuse nommée Mont Barbapapa, où se rendraient tous les animaux quand ils mouraient. Elle se trouvait dans le ciel, un peu au-dessus des nuages, disait Moïse. Au Mont Barbapapa, c'était tous les jours dimanche, le trèfle germait toute l'année, les morceaux de sucre et les biscuits poussaient dans les haies. Les animaux détestaient Moïse parce qu'il racontait ses histoires sans jamais travailler, mais certains croyaient au Mont Barbapapa, et les cochons durent leur expliquer longuement qu'un tel endroit n'existait pas.

Leurs plus fidèles disciples étaient Tonnerre et Capucine, les deux

chevaux de trait. Ces deux-là avaient des difficultés pour penser par eux-mêmes, mais après avoir accepté les cochons comme professeurs, ils absorbaient tout ce qui leur était dit, et le transmettaient en simples phrases aux autres animaux. Ils étaient les plus assidus aux réunions secrètes dans la grange, et entonnaient avec ferveur *Bêtes du monde*, qui clôturait chaque session.

Étonnamment, la Rébellion eut lieu bien plus tôt et bien plus facilement que quiconque ne l'eût imaginé. Jusqu'à présent, M. Martin, bien qu'assez dur, avait été un fermier compétent, mais ces derniers temps, il avait ses journées noires. Démoralisé après avoir perdu beaucoup d'argent à un procès, il avait commencé à boire plus que de raison. Il pouvait rester des journées entières immobile sur une chaise de sa cuisine, à lire le journal, boire, et de temps en temps donner à Moïse des croûtes de pain trempées dans de la bière. Ses hommes étaient oisifs et malhonnêtes, les champs étaient couverts de mauvaises herbes, les toits des bâtiments tombaient en ruine, les haies étaient négligées, et les animaux mal nourris.

Juin arriva, et les foins étaient presque prêts pour la récolte. Au solstice d'été, qui tomba un samedi, M. Martin alla à la taverne du Lion d'or à Bellecombe et se soûla tellement qu'il ne rentra que le dimanche midi. Les hommes avaient trait les vaches au petit matin et étaient partis chasser les lapins, sans nourrir les animaux. Quand M. Martin revint, il alla directement s'endormir sur la banquette du salon, le visage recouvert par *Le Monde*. Le soir arriva, et les animaux n'avaient toujours pas mangé. Ils ne purent le supporter plus longtemps. Une des vaches transperça la porte de la réserve avec ses cornes, et les animaux se ruèrent sur les bacs. M. Martin se réveilla à ce moment. L'instant d'après, lui et ses quatre hommes étaient dans la réserve, le fouet à la main, frappant dans toutes les directions. C'était plus que les animaux affamés ne pouvaient accepter. D'un commun accord, bien que rien n'ait été prévu auparavant, ils foncèrent sur leurs bourreaux. Martin et ses hommes furent soudain frappés et battus dans tous les sens. La situation échappait à leur contrôle. Ils n'avaient jamais vu les animaux se comporter ainsi avant, et ce soulèvement soudain des créatures qu'ils avaient l'habitude de

malmener et de maltraiter les effrayait complètement. Ils cessèrent rapidement d'essayer de résister et s'enfuirent à toute vitesse. Une minute plus tard, ils couraient le long du chemin qui menait à la route principale, poursuivis par les animaux triomphants.

M^me^ Martin regarda par la fenêtre, vit ce qu'il se passait, mit précipitamment quelques affaires dans un sac, et se glissa hors de la ferme par un autre chemin. Moïse sauta de son perchoir et vola à sa suite, croassant bruyamment. Les animaux avaient pendant ce temps repoussé Martin et ses hommes sur la route, et ils refermèrent le portail de la ferme derrière eux. Et c'est ainsi, avant même qu'ils n'aient réalisé ce qu'il s'était passé, que la Rébellion fut menée à bien, que Martin fut expulsé, et que la Ferme du Manoir leur appartint.

Les premières minutes, les animaux eurent du mal à croire en leur bonne fortune. Ils galopèrent jusqu'à un abri aux confins de la ferme, comme pour vérifier qu'aucun humain ne s'y cachait, puis se ruèrent vers les bâtiments de la ferme pour y effacer toute trace du règne honni de Martin. La sellerie au fond de l'écurie fut ouverte, et les mors, les anneaux, les muselières, les atroces couteaux avec lesquels M. Martin castrait les cochons et les agneaux furent jetés dans le puits. Les rênes, les colliers, les œillères, les humiliantes musettes furent jetés dans le brasier qui brûlait dans la cour. Pareil pour les fouets. Tous les animaux caracolèrent en les voyant partir en cendres. Chérubin jeta également au feu les rubans qui décoraient la crinière et la queue des chevaux les jours de marché.

« Les rubans, dit-il, doivent être considérés comme des vêtements, qui sont la marque des humains. Tous les animaux doivent être nus. »

À ces mots, Tonerre partit chercher le petit chapeau de paille qu'il portait en été pour empêcher les mouches de lui rentrer dans les oreilles et le jeta au feu avec le reste.

En très peu de temps, les animaux eurent détruit tout ce qui leur rappelait M. Martin. Napoléon les rassembla ensuite dans la réserve et servit une double ration de maïs pour tout le monde, avec deux biscuits pour les chiens. Ils chantèrent ensuite *Bêtes du monde* sept fois d'affilée, puis allèrent se coucher et dormirent comme ils n'avaient jamais dormi.

Ils se réveillèrent comme d'habitude, mais quand ils se rappelèrent les événements de la veille, ils se ruèrent tous dans le champ. Au fond se trouvait un monticule qui dominait le reste de la ferme. Les animaux se précipitèrent à son sommet et scrutèrent les alentours dans la lumière de l'aube. Oui, tout était à eux — tout ce qu'ils voyaient leur appartenait ! À cette pensée, ils gambadèrent d'extase et bondirent d'excitation. Ils se roulèrent dans la rosée, croquèrent à pleines bouchées la douce herbe estivale, tapèrent dans des mottes de terre noire et humèrent sa riche odeur. Puis ils firent un tour d'inspection de toute la ferme et passèrent en revue avec admiration les labours, les pâturages, le verger, la mare, le bosquet. C'était comme s'ils découvraient ces endroits pour la première fois : ils avaient toujours du mal à croire que c'était vraiment à eux.

Ils retournèrent ensuite aux bâtiments de la ferme et s'arrêtèrent en silence devant la porte de la maison. Elle leur appartenait aussi, mais ils avaient peur d'y pénétrer. Néanmoins, au bout d'un moment, Chérubin et Napoléon forcèrent la porte avec leurs épaules et les animaux entrèrent en ligne, avec d'immenses précautions, de peur de déranger quoi que ce fût. Ils se faufilèrent sur la pointe des pieds de pièce en pièce, ne parlant pas plus fort qu'un soupir, et s'émerveillant de l'incroyable luxe, des lits aux matelas en plume, des miroirs, du canapé en poil de cheval, du tapis de Bruxelles, de la lithographie de la reine Victoria au-dessus de la cheminée du salon. Ils descendaient les escaliers quand il remarquèrent que Marie manquait à l'appel. En revenant sur leurs pas, ils découvrirent qu'elle était restée dans la chambre la plus confortable. Elle avait pris un ruban bleu sur la coiffeuse de M^{me} Martin, le tenait contre son épaule, et s'admirait béatement dans le miroir. Les autres lui reprochèrent sévèrement son comportement et ils sortirent. À part des jambons pendant dans la cuisine qui furent pris pour être enterrés, et le tonneau de bière du sellier qui fut éclaté d'un coup de sabot par Tonnerre, rien ne fut touché dans la maison. Une résolution unanime fut adoptée : la maison devait être préservée comme un musée. Il fut décidé qu'aucun animal ne devrait jamais y vivre.

Après leur petit-déjeuner, les animaux furent rappelés par Ché-

rubin et Napoléon.

« Camarades, dit Chérubin, il est six heures et demie, et nous avons une longue journée devant nous. Aujourd'hui nous devons récolter les foins. Mais il y a une chose dont nous devons nous occuper d'abord. »

Les cochons révélèrent que, les trois mois précédents, ils avaient appris à lire et écrire grâce à un vieux livre de grammaire qui avait appartenu à l'enfant de M. Martin et qui avait été jeté aux ordures. Napoléon fit chercher des pots de peinture blanche et noire et ouvrit la marche jusqu'au portail principal. Puis Chérubin, qui était le plus doué pour l'écriture, prit un pinceau entre deux phalanges d'une de ses pattes, recouvrit les mots *Ferme du Manoir* inscrits en haut du portail, et écrivit à la place *Ferme des Animaux*. Ce serait désormais le nom de la ferme. Ils retournèrent ensuite aux bâtiments, où Chérubin et Napoléon firent chercher une échelle, qu'ils firent placer contre le mur arrière de la grande grange. Ils expliquèrent que dans leurs études des trois derniers mois, ils avaient réussi à réduire les principes de l'Animalisme à sept commandements. Ces sept commandements allaient être inscrits sur le mur, ils formeraient une loi inaltérable que devraient toujours respecter tous les animaux vivant sur la Ferme des Animaux. Malgré quelques difficultés (ce n'était pas facile pour un cochon de se tenir en équilibre sur une échelle), Chérubin grimpa et se mit au travail, avec Couineur quelques échelons plus bas pour lui tenir le pot de peinture. Les commandements furent écrits sur le mur en grandes lettres blanches visibles à trente mètres. Ils disaient :

LES SEPT COMMANDEMENTS

1. *Tout ce qui se dresse sur deux jambes est un ennemi.*
2. *Tout ce qui se dresse sur quatre jambes, ou a des ailes, est un ami.*
3. *Aucun animal ne portera de vêtements.*
4. *Aucun animal ne dormira dans un lit.*
5. *Aucun animal ne boira d'alcool.*
6. *Aucun animal ne tuera un autre animal.*

7. Tous les animaux sont égaux.

L'écriture était soignée, et, à part un « animal » écrit « aminal » et un S à l'envers, l'orthographe était bonne tout du long. Chérubin lut l'ensemble pour les autres. Tous les animaux hochèrent la tête d'approbation, et les plus intelligents commencèrent à les apprendre par cœur.

« Et maintenant, camarades, cria Chérubin en jetant son pinceau, aux champs ! Mettons un point d'honneur à terminer la récolte plus rapidement que Martin et ses hommes ne l'auraient pu ! »

Mais à ce moment, les trois vaches, qui avaient eu l'air mal à l'aise jusqu'à présent, poussèrent de long meuglements. Elles n'avaient pas été traites depuis plus de vingt-quatre heures, et leurs pis menaçaient d'exploser. Les cochons firent rapidement chercher des seaux et réussirent aisément à traire les vaches, leurs sabots étant bien adaptés à cette tâche. Il y eut bientôt cinq seaux de lait mousseux que les animaux contemplèrent avec envie.

« Que va-t-on faire du lait ? demanda quelqu'un.

– Martin avait l'habitude de le mélanger avec notre bouillie, répondit une des poules.

– Ne vous préoccupez pas du lait, camarades ! cria Napoléon en se plaçant devant les seaux. On verra plus tard. La récolte est plus importante. Le camarade Chérubin vous montrera le chemin. Je vous rejoins dans quelques minutes. En avant, camarades ! Le foin vous attend. »

Les animaux se regroupèrent donc dans le champ pour commencer la récolte, et quand ils revinrent le soir, ils remarquèrent que le lait avait disparu.

Chapitre III

Que de peine et de sueur pour rentrer les foins ! Mais leurs efforts furent récompensés, la récolte fut encore meilleure qu'espéré.

Le labeur était parfois difficile, les équipements étant conçus pour des humains et pas pour des animaux, et c'était un énorme inconvénient qu'aucun animal ne pût utiliser des outils qui demandaient de se tenir sur ses pattes arrières. Mais les cochons étaient si ingénieux qu'ils trouvaient toujours un moyen de contourner les obstacles. Quant aux chevaux, ils connaissaient par cœur chaque centimètre carré des champs, et savaient tondre et ratisser bien mieux que Martin et ses hommes. Les cochons ne travaillaient pas vraiment, mais dirigeaient et supervisaient les autres. Leurs connaissances supérieures leur donnaient une autorité naturelle. Tonnerre et Capucine se harnachaient à la tondeuse ou au râteau (les mors et les rênes n'étaient évidemment plus nécessaires) et arpentaient les champs, un cochon marchant derrière eux et leur criant « Hue, camarades ! » ou « Tout doux, camarades ! » selon les cas. Et chaque animal, selon ses capacités, œuvrait pour rouler les foins et les rentrer. Même les canards et les poules allaient et venaient sous le soleil, transportant quelques brins dans leur bec. Ils finirent la récolte deux jours plus rapidement que Martin et ses hommes. C'était également la récolte la plus importante que la ferme n'eût jamais connue. Il n'y eut aucune perte grâce aux poules et aux canards, qui repéraient chaque brin égaré. Et aucun animal de la ferme n'avait subtilisé plus qu'une bouchée.

Pendant tout l'été, le travail fut réglé comme du papier à musique. Les animaux étaient plus heureux qu'ils n'auraient jamais pu l'imaginer. Chaque bouchée de nourriture était un plaisir intense,

maintenant qu'elle leur appartenait vraiment, produite par et pour eux, et non jetée en aumône par un maître méprisant. Les parasites humains partis, il y avait davantage à manger pour tout le monde. Il y avait plus de temps libre également, malgré leur manque d'expérience. Ils rencontrèrent de nombreuses difficulté : par exemple, plus tard dans l'année, alors qu'ils récoltaient le maïs, ils durent fouler le grain à l'ancienne et séparer l'ivraie en soufflant dessus, la ferme ne possédant pas de batteuse. Mais l'intelligence des cochons et l'incroyable vigueur de Tonnerre leur permettaient de surmonter tous les problèmes. Tout le monde admirait Tonnerre. Il était déjà un monstre de travail du temps de Martin, mais maintenant il semblait comme trois chevaux. Certaines journées, toute l'activité de la ferme semblait reposer sur ses puissantes épaules. De l'aube au crépuscule, il poussait, il tirait, toujours présent là où le travail était le plus difficile. Il avait passé un accord avec un des coqs pour qu'il le réveillât une demi-heure plus tôt que les autres, et allait spontanément travailler à ce qui semblait le plus nécessaire, bien avant le début officiel de la journée. Sa réponse à chaque problème, chaque contretemps : « Je travaillerai plus dur ! » Cela devint sa devise personnelle.

Mais chacun travaillait selon ses capacités. Les poules et les canards, par exemple, augmentèrent la récolte de cinq boisseaux de maïs en récupérant les brins égarés. Personne ne volait, personne ne se plaignait de sa ration. Les disputes, les morsures et les jalousies qui étaient le quotidien des anciens temps avaient quasiment disparu. Personne ne se dérobait, ou presque. Il était vrai que Marie avait du mal à se lever le matin, et avait l'habitude de quitter le travail plus tôt sous prétexte qu'un caillou s'était glissé dans son sabot. Et la chatte avait un comportement étrange. On remarqua rapidement que quand il y avait du travail à accomplir, elle devenait introuvable. Elle disparaissait pendant des heures, réapparaissait pour le déjeuner, ou le soir après le travail, comme si de rien n'était. Mais comme elle avait toujours d'excellentes excuses, et qu'elle ronronnait si affectueusement, il était impossible de lui prêter de mauvaises intentions. Le vieux Benjamin, l'âne, semblait n'avoir pas trop changé depuis la Rébellion. Il accomplissait ses tâches avec la même lente obstination

que du temps de Martin, sans jamais se dérober, mais sans se surpasser non plus. Il ne s'exprimait jamais sur la Rébellion et ses résultats. Quand on lui demandait s'il était plus ou moins heureux maintenant que Martin était parti, il disait seulement que « les ânes vivent une longue vie, aucun de vous n'a jamais vu un âne mort », et les autres devaient se contenter de cette réponse cryptique.

Le dimanche était le jour de repos. Le petit-déjeuner avait lieu une heure plus tard que d'habitude, ensuite se déroulait une cérémonie qui avait lieu chaque semaine sans exception. Le drapeau était tout d'abord levé. Chérubin avait trouvé dans la sellerie une vieille nappe verte de M^me^ Martin et avait peint dessus en blanc un sabot et une corne. Il était dressé au mât du jardin de la ferme tous les dimanches matins. Le drapeau était vert, d'après les explications de Chérubin, pour représenter les champs fertiles, et le sabot et la corne symbolisaient la future République des Animaux qui naîtrait quand la race humaine serait définitivement renversée. Après la levée du drapeau, les animaux se regroupaient dans la grande grange pour ce qu'ils appelaient l'Assemblée. On y planifiait le travail des prochaines semaines et des résolutions étaient proposées et mises en débat. C'était toujours les cochons qui proposaient des résolutions. Les autres animaux comprenaient comment voter, mais ne réfléchissaient jamais à des résolutions par eux-mêmes. Chérubin et Napoléon étaient de loin les plus actifs dans les débats. Mais il devint évident qu'ils n'étaient jamais d'accord : quand l'un suggérait une chose, l'autre s'y opposait invariablement. Même quand il fut décidé (et personne objectivement n'aurait pu s'y opposer) de transformer les écuries derrière le verger en maison pour les animaux à la retraite, il y eut un débat enflammé pour fixer l'âge de départ correct selon chaque classe d'animaux. L'Assemblée se terminait toujours par *Bêtes du monde*, et l'après-midi était libre.

Les cochons s'étaient réservé la sellerie pour en faire leur QG. Là, les soirs, ils étudiaient la forge, la menuiserie et tous les autres domaines nécessaires dans les livres qu'ils avaient ramenés de la maison. Chérubin s'occupait aussi d'organiser les autres animaux dans ce qu'il appelait les Comités des Animaux. Inlassable, il forma le

Comité de Production des Œufs pour les poules, la Ligue des Queues Propres pour les vaches, le Comité de Rééducation des Camarades Sauvages (pour apprivoiser les rats et les lièvres), le Mouvement de la Laine Blanche pour les moutons, et divers autres, en plus de diriger des classes pour apprendre à lire et à écrire. Tous ces projets furent globalement un échec. La tentative de dresser les créatures sauvages, par exemple, avorta presque immédiatement. Elles continuaient à se comporter comme avant, et quand on faisait preuve de générosité à leur égard, elles en profitaient opportunément. La chatte rejoignit le Comité de Rééducation et y fut très active quelques jours. On la vit alors allongée sur le toit, parlant à des moineaux juste hors de sa portée. Elle leur disait que tous les animaux étaient désormais camarades, et que tous les moineaux qui le désiraient pouvaient venir se percher sur sa patte. Les moineaux, cependant, restèrent à distance.

Les cours de lecture et d'écriture, toutefois, rencontrèrent un franc succès. Dès l'automne, presque tous les animaux de la ferme furent plus ou moins instruits.

Les cochons savaient déjà parfaitement lire et écrire. Les chiens apprirent plutôt bien à lire, mais n'étaient intéressés que par la lecture des Sept Commandements. Mireille, la chèvre, pouvait mieux lire que les chiens, et lisait quelquefois, le soir, des morceaux de journaux qu'elle trouvait dans des piles de détritus. Benjamin pouvait lire aussi bien que les cochons, mais ne mettait jamais à profit ses facultés. À sa connaissance, disait-il, rien ne valait la peine d'être lu. Capucine avait appris tout l'alphabet, mais ne parvenait pas à former des mots. Tonnerre ne pouvait pas dépasser la lettre D. Il pouvait tracer les lettre A, B, C et D dans le sable avec son sabot, puis il les fixait, les oreilles en arrière, parfois en secouant sa crinière, essayant de toutes ses forces de se souvenir des lettres suivantes, sans jamais y parvenir. Il avait pourtant à plusieurs reprises appris les lettres E, F, G et H, mais on se rendait compte à chaque fois qu'il avait oublié A, B, C et D. Il décida finalement que les quatre premières lettres lui suffisaient, et prit l'habitude de les écrire de temps en temps pour se les remémorer. Marie refusa d'apprendre autre chose que les cinq lettres qui composaient son propre nom. Elle l'écrivait très

proprement avec des brindilles, qu'elle décorait d'une ou deux fleurs, et en faisait le tour en l'admirant.

Aucun des autres animaux ne dépassa la lettre A. On se rendit également compte que les animaux les plus stupides, comme les moutons, les poules et les canards, ne parvenaient pas à apprendre les Sept Commandements par cœur. Après mûre réflexion, Chérubin déclara qu'ils pouvaient être réduits à une simple maxime : « Quatre jambes : bien ; deux jambes : pas bien ». Elle contenait, d'après lui, l'essence de l'Animalisme. Quiconque la comprenait serait protégé de l'influence humaine. Au début, les oiseaux s'y opposèrent, puisqu'il leur semblait qu'ils avaient seulement deux jambes, mais Chérubin leur prouva le contraire.

« L'aile d'un oiseau, camarades, est un organe de propulsion, et non de manipulation. Elle doit donc être vue comme une jambe. La marque distinctive de l'homme est la *main*, l'instrument par lequel il commet tous ses méfaits. »

Les oiseaux ne comprirent pas les longs mots de Chérubin mais acceptèrent son explication, et les animaux les plus humbles besognèrent pour apprendre la nouvelle maxime par cœur. « Quatre jambes : bien ; deux jambes : pas bien » fut inscrit sur le mur de la grange, au-dessus des Sept Commandements, en lettres plus grandes. Quand ils l'eurent retenue, les moutons se prirent d'affection pour la maxime, et souvent, quand ils se reposaient dans le champ, ils commençaient tous à bêler « Quatre jambes bien, deux jambes pas bien ! Quatre jambes bien, deux jambes pas bien ! », et continuaient des heures durant, sans jamais se lasser.

Napoléon n'éprouvait aucun intérêt pour les comités de Chérubin. Il disait que l'éducation des plus jeunes était plus importante que tout ce qui pouvait être fait pour ceux déjà adultes. Jessie et Violette avaient mises bas toutes les deux après la récolte des foins, donnant naissance à neuf vigoureux chiots. Dès qu'ils furent sevrés, Napoléon les éloigna de leurs mères, disant qu'il allait se charger de leur éducation. Il les plaça dans les combles de la sellerie, qui n'étaient accessibles qu'avec une échelle. Il les garda dans un tel isolement que bientôt toute la ferme oublia leur existence.

Le mystère de la disparition du lait fut bientôt résolu. Il était mélangé tous les jours à la bouillie des cochons. Les premières pommes commençaient à mûrir, et l'herbe du verger commençait à se couvrir de celles que le vent faisait tomber. Les animaux avaient supposé qu'elles allaient être partagées équitablement ; un jour, toutefois, l'ordre fut donné que toutes les pommes tombées au sol devraient être ramassées et amenées dans la sellerie pour la jouissance exclusive des cochons. Les autres animaux commencèrent à maugréer, mais c'était inutile. Tous les cochons étaient d'accord sur ce point, même Chérubin et Napoléon. Couineur fut envoyé pour donner des explications aux autres.

« Camarades ! cria-t-il. Vous n'imaginez pas, j'espère, que nous, les cochons, faisons cela dans un esprit d'égoïsme et de privilèges ? Beaucoup d'entre nous, en plus, détestent le lait et les pommes. Moi-même je les déteste. La seule raison qui nous pousse à les prendre, c'est la préservation de notre santé. Le lait et les pommes (la Science l'a prouvé, camarades) contiennent des substances absolument nécessaires au bien-être d'un cochon. Nous sommes des travailleurs cérébraux. Toute la gestion et l'organisation de cette ferme reposent sur nous. Jour et nuit, nous nous soucions de votre bien-être. C'est pour *vous* que nous buvons ce lait et que nous mangeons ces pommes. Savez-vous ce qu'il arriverait si les cochons échouaient dans leur mission ? Martin reviendrait ! Oui, Martin reviendrait ! Alors, camarades, cria plaintivement Couineur, se balançant d'un côté à l'autre et remuant sa queue, j'imagine qu'aucun parmi vous ne veut que Martin revienne ? »

S'il y avait une chose dont les animaux étaient absolument certains, c'est qu'ils ne voulaient pas que Martin ne revînt. Quand tout leur fut expliqué de cette façon, ils n'eurent plus rien à redire. La nécessité de garder les cochons en bonne santé était absolument évidente. Il fut donc décidé immédiatement que le lait et les pommes tombées à terre (ainsi que toute la future récolte de pommes) seraient réservés au seul usage des cochons.

Chapitre IV

À la fin de l'été, la nouvelle de ce qu'il s'était passé à la Ferme des Animaux s'était répandue dans la moitié du pays. Tous les jours, Chérubin et Napoléon envoyaient des nuées de pigeons avec pour mission de se mêler aux animaux des autres fermes, de leur raconter l'histoire de la Rébellion, et de leur apprendre la mélodie de *Bêtes du monde*.

Pendant tout ce temps, M. Martin était resté vissé au bar du Lion d'or à Bellecombe, se plaignant à qui voulait l'entendre de la monstrueuse injustice que lui avaient infligée ce tas de bons-à-rien d'animaux qui l'avaient expulsé de sa propriété. Les autres fermiers le soutenaient par principe, mais ne l'aidèrent pas plus que ça au début. Au fond, chacun se demandait secrètement s'ils pouvaient tourner la mésaventure de Martin à leur avantage. C'était un coup de chance que les propriétaires des deux fermes adjacentes à la Ferme des Animaux fussent perpétuellement en mauvais termes. L'une d'elle, qui s'appelait *Boisgoupil*, était une immense ferme vétuste et mal entretenue, envahie par les arbres, aux pâturages complètement secs et aux haies dans un état honteux. Son propriétaire, M. Delannoy, était un *gentleman farmer* débonnaire, qui passait la plupart de son temps à pêcher ou chasser, selon la saison. L'autre ferme, qui s'appelait *Champdépines*, était plus petite et mieux entretenue. Son propriétaire, M. Piquet, était un homme rustre et cruel, toujours impliqué dans des procès et connu pour son marchandage intempestif. Ces deux-là se détestaient tellement qu'il leur était difficile de se mettre d'accord, même dans leur intérêt mutuel.

Toutefois, ils furent tous les deux effrayés par la rébellion à la

Ferme des Animaux, et prêts à tout pour empêcher leurs propres animaux d'en apprendre quoi que ce fût. Au début, ils faisaient semblant de se moquer pour mépriser l'idée même que des animaux pussent gérer une ferme par eux-mêmes. Tout s'écroulerait en quinze jours, disaient-ils. Ils prétendaient que les animaux de la Ferme du Manoir (ils insistaient pour l'appeler ainsi et ne toléraient pas le nom de *Ferme des Animaux*) se battaient entre eux continuellement et qu'ils allaient rapidement mourir de faim. Quand le temps passa et qu'il fut évident que les animaux n'étaient pas morts de faim, Piquet et Delannoy changèrent de ton et commencèrent à répandre des rumeurs sur les atrocités qui se produisaient à la Ferme des Animaux. Ils disaient que les animaux là-bas pratiquaient le cannibalisme, se torturaient les uns les autres avec des fers à cheval chauffés à blanc, et avaient mis les femelles en commun. Voilà ce qui arrivait à ceux qui se rebellaient contre les lois de la Nature, disaient Piquet et Delannoy.

Malgré tout, ces histoires n'étaient jamais complètement crues. Les rumeurs d'une ferme merveilleuse, d'où les humains avaient été chassés, et où les animaux géraient leurs propres affaires, continuaient à circuler, vagues et déformées, et tout au long de l'année, une épidémie de rébellion se propagea dans la campagne environnante. Les taureaux jusque là dociles devenaient sauvages, les moutons s'échappaient des enclos et dévoraient le trèfle, les vaches renversaient les seaux de lait, les chevaux refusaient de sauter les obstacles et envoyaient valser leurs cavaliers. Et par-dessus tout, la mélodie et même les paroles de *Bêtes du monde* étaient connues partout. Elles s'étaient répandues comme une traînée de poudre. Les êtres humains ne pouvaient contenir leur rage quand ils entendaient cette chanson, même s'ils prétendaient la trouver simplement ridicule. Ils ne pouvaient pas comprendre, disaient-ils, comment des animaux pouvaient se rabaisser à chanter un tel ramassis d'indignités. Tout animal surpris en train de la chanter était fouetté sur le champ. Et pourtant, rien ne pouvait l'arrêter. Les merles la chantaient dans les haies, les pigeons la roucoulaient dans les ormes, elle pénétrait le vacarme des forges et la mélodie des cloches d'église. Et quand les êtres humains l'entendaient, ils tremblaient secrètement, y entendant la prophétie de

leur future perte.

Début octobre, quand le maïs fut coupé, entassé, et en partie déjà battu, une volée de pigeons tourbillonna dans les airs et se posa vivement dans la cour de la Ferme des Animaux. Martin et ses hommes, avec une demi-douzaine d'autres de Boisgoupil et de Champdépines, avaient passé le portail et remontaient le chemin qui menait à la ferme. Ils étaient tous armés de bâtons, sauf Martin, qui ouvrait la marche, un fusil à la main. Ils venaient visiblement tenter de reconquérir la ferme.

On s'y attendait depuis longtemps, et tout avait été préparé. Chérubin, qui avait étudié un vieux livre sur les campagnes de Jules César qu'il avait trouvé dans la maison, était en charge des opérations défensives. Il donna de rapides instructions, et en quelques minutes chaque animal fut à son poste.

Tandis que les êtres humains approchaient des bâtiments de la ferme, Chérubin lança sa première attaque. Tous les pigeons, au nombre de trente-cinq, firent des allers-retours au-dessus des têtes des hommes et larguèrent sur eux leur fiente depuis les airs ; et pendant que les hommes s'en démerdaient, les oies, qui étaient cachées derrière les haies, foncèrent sur eux et leur becquetèrent les mollets. Tout cela n'était cependant qu'une légère manœuvre de diversion, destinée à créer un peu de désordre, et les hommes parvinrent rapidement à repousser les oies avec leurs bâtons. Chérubin lança donc sa deuxième ligne d'attaque. Mireille, Benjamin et tous les moutons, avec Chérubin à leur tête, chargèrent et frappèrent les hommes de toutes parts, Benjamin se retournant et les fouettant avec ses petits sabots. Mais une fois de plus, les hommes, avec leurs bâtons et leurs bottes cloutées, étaient trop forts pour eux ; et soudain, à un couinement de Chérubin, qui était le signal de la retraite, tous les animaux rebroussèrent chemin et s'enfuirent par la porte de la cour.

Les hommes poussèrent un cri de triomphe. Ils voyaient, comme ils se l'étaient figuré, leurs ennemis en déroute, et ils les poursuivirent en désordre. C'était justement ce qu'avait prévu Chérubin. Dès qu'ils furent tous dans la cour, les trois chevaux, les trois vaches et le reste des cochons, qui se tenaient en embuscade dans l'étable, émergèrent

brusquement sur leur flanc, coupant leur course. Chérubin donna le signal de la charge. Lui-même se rua sur Martin. Martin le vit venir, leva son fusil et tira. Le plomb fit jaillir des traces de sang sur le dos de Chérubin, et un mouton s'effondra, mort. Sans même s'arrêter, Chérubin projeta ses cent kilogrammes contre les jambes de Martin. Martin fut propulsé sur une pile de fumier et son fusil lui échappa des mains. Mais le spectacle le plus terrifiant était Tonnerre, comme un étalon, relevé sur ses deux pattes arrières, fendant l'air de ses sabots ferrés. Son premier coup frappa de plein fouet un garçon d'écurie de Boisgoupil et envoya son corps inanimé s'étaler dans la boue. À cette vue, plusieurs hommes lâchèrent leur bâton et tentèrent de s'enfuir. La panique les envahit, et, l'instant d'après, tous les animaux réunis les pourchassaient tout autour de la cour. Ils furent chargés, frappés, mordus, piétinés. Pas un animal ne prit pas sa revanche à sa façon. Même la chatte sauta subitement depuis un toit sur les épaules d'un vacher et enfonça ses griffes dans son cou, le faisant hurler à la mort. Dès qu'une issue se libéra, les hommes se précipitèrent hors de la cour et s'enfuirent vers la route principale. En moins de cinq minutes, leur invasion s'était transformée en une piteuse retraite par là où ils étaient arrivés, avec une flopée d'oies sifflant à leur poursuite et leur mordant les mollets.

Tous les hommes étaient partis, sauf un. Dans la cour, Tonnerre tâta de son sabot le garçon d'étable qui gisait le visage dans la boue, tentant de le retourner. Le garçon ne bougea pas.

« Il est mort, dit Tonnerre, lugubre. Je ne voulais pas faire ça. J'avais oublié que je portais des fers. Qui croira que je ne l'ai pas fait exprès ?

– Pas de sentimentalisme, camarade ! cria Chérubin, dont le sang coulait encore de ses blessures. C'est la guerre. Le seul bon humain est un humain mort.

– Je n'ai pas envie de tuer, pas même un humain, répéta Tonnerre, les yeux emplis de larmes.

– Où est Marie ? » s'exclama quelqu'un.

Marie était effectivement manquante. Ce fut la panique pendant un instant, on eut peur que les hommes l'eurent blessée, voire même

qu'ils l'eurent enlevée. Mais finalement, on la retrouva cachée dans sa stalle, la tête plongée dans le foin de l'auge. Elle s'était enfuie au coup de fusil. Quand tous les animaux, rassurés, revinrent dans la cour, ils découvrirent que le garçon d'étable, qui avait seulement été assommé, s'était remis et s'était enfui.

Les animaux s'étaient maintenant rassemblés dans une excitation intense, chacun se remémorant vivement ses exploits lors la bataille. Une célébration de la victoire fut immédiatement improvisée. Le drapeau fut levé, et *Bêtes du monde* fut chantée un nombre incalculable de fois, puis on donna des funérailles solennelles au mouton qui avait été tué, et on planta un buisson d'aubépine sur sa tombe. À côté, Chérubin prononça un court discours, soulignant que, si besoin, tout animal devait être prêt à mourir pour la Ferme des Animaux.

Les animaux décidèrent à l'unanimité de créer une décoration militaire, *Héros des Animaux, première classe*, qui fut accordée dans l'instant à Chérubin et Tonnerre. C'était une médaille en laiton (en réalité de vieux ornements trouvés dans la sellerie), à porter les dimanches et les jours fériés. Ils créèrent également *Héros des Animaux, seconde classe*, qui fut accordée de manière posthume au mouton mort.

Il y eut de longues discussions sur le nom à donner à la bataille. Elle fut finalement baptisée *Bataille de l'Étable*, puisque c'est de là que l'embuscade avait commencé. Le fusil de M. Martin fut retrouvé dans la boue, et comme on savait qu'une réserve de cartouches se trouvait dans la maison, il fut décidé de le placer au pied du mât du drapeau, comme une pièce d'artillerie, et d'en tirer un coup deux fois par an — une fois le douze octobre, anniversaire de la Bataille de l'Étable, et une fois au solstice d'été, anniversaire de la Rébellion.

Chapitre V

À mesure que l'hiver approchait, Marie inquiétait de plus en plus. Elle était en retard tous les matins, avec comme excuse d'avoir trop dormi, et elle se plaignait de mystérieuses douleurs, bien que son appétit fût intact. À la moindre occasion, elle trouvait un prétexte pour fuir le labeur et aller à la mare, où elle admirait niaisement son reflet dans l'eau. Mais des rumeurs plus sérieuses circulaient également. Un jour que Marie se promenait joyeusement dans la cour en mâchonnant un brin de paille, Capucine la prit à partie.

« Marie, lui dit-elle, j'ai quelque chose de très sérieux à te dire. Ce matin je t'ai vue regarder par-dessus la haie qui sépare la Ferme des Animaux de Boisgoupil. Un des hommes de M. Delannoy se tenait de l'autre côté de la haie. J'étais loin, mais je suis sûre que je l'ai vu te parler, et tu l'as laissé te caresser le nez. Qu'est-ce que ça veut dire, Marie ?

– Non, il a pas fait ça ! C'est pas vrai ! cria Marie, commençant à se cabrer et tapant le sol du pied.

– Marie ! Regarde-moi dans les yeux. Tu me donnes ta parole que cet homme ne t'a pas caressé le nez ?

– C'est pas vrai ! » répéta Marie, mais elle ne put regarder Capucine en face, et s'enfuit en galopant vers le pré.

Une pensée vint à Capucine. Sans en dire un mot aux autres, elle se rendit à la stalle de Marie, et remua le foin avec son sabot. Sous la paille, il y avait un petit tas de morceaux de sucre et plusieurs rubans de différentes couleurs.

Trois jours plus tard, Marie disparut. Plusieurs semaines passèrent sans nouvelles d'elles, avant que les pigeons ne rapportassent qu'ils

l'avaient vue de l'autre côté de Bellecombe. Elle était harnachée à un cabriolet pimpant, peint en rouge et noir, garé devant une taverne. Un gros homme rougeaud, à la culotte et aux guêtres à carreaux, qui ressemblait à un tavernier, lui caressait le nez et la nourrissait de sucre. Elle portait une couverture toute neuve, et un ruban écarlate ceinturait son front. Elle semblait heureuse, dirent les pigeons. Aucun animal ne mentionna plus jamais Marie.

En janvier, la météo fut particulièrement rude. La terre était dure comme du métal, et rien ne pouvait être fait dans les champs. Beaucoup d'Assemblées étaient tenues dans la grande grange, et les cochons s'affairaient à préparer la prochaine saison. Il avait été admis que les cochons, qui étaient manifestement plus intelligents que les autres animaux, devaient prendre toutes les décisions relatives à l'exploitation, mais elles devaient être ratifiées par un vote. Ce fonctionnement aurait pu marcher s'il n'y avait pas eu les disputes entre Chérubin et Napoléon. À chaque fois qu'ils pouvaient être en désaccord, ils l'étaient. Si l'un suggérait de semer une surface d'orge, l'autre demandait une plus grande surface d'avoine, et si l'un disait que tel ou tel champ était parfait pour des choux, l'autre déclarait qu'il n'y pousserait que des tubercules. Chacun avait ses partisans, et il y avait des débats enflammés. Aux Assemblées, Chérubin remportait souvent la majorité grâce à ses discours brillants, mais Napoléon était plus doué pour rallier des soutiens entre chaques sessions. Il avait un succès particulier auprès des moutons. Récemment, ces derniers avaient pris l'habitude de bêler « Quatre jambes bien, deux jambes pas bien » en toute occasion, et ils interrompaient souvent l'Assemblée. On remarqua qu'ils étaient plutôt disposés à éructer « Quatre jambes bien, deux jambes pas bien » aux passages cruciaux des discours de Chérubin. Chérubin avait examiné de près les chiffres de vieux numéros d'un magazine pour fermiers et éleveurs qu'il avait trouvés dans la maison, et en avait tiré de nombreuses idées d'améliorations et d'innovations. Il parlait passionnément d'irrigation, d'ensilage et de lisier, et avait imaginé un système complexe où les animaux évacueraient leurs déjections directement dans les champs, à un endroit différent chaque jour, pour éviter la besogne de

l'épandage. Napoléon n'avait pas de système à proposer, mais avançait simplement que celui de Chérubin ne donnerait rien, semblant attendre son heure. Mais de toute ces controverses, aucune ne fut plus amère que celle du moulin.

Dans le grand pâturage, non loin du corps de ferme, il y avait une petite butte qui était le point le plus haut de la ferme. Après avoir étudié le site, Chérubin déclara que c'était l'endroit idéal pour un moulin à vent, qui pourrait faire tourner une dynamo et alimenter la ferme en électricité. Cela permettrait d'éclairer les étables et de les chauffer l'hiver, et aussi de faire fonctionner une scie circulaire, un hache-paille, une trancheuse, et une trayeuse électrique. Les animaux n'avaient jamais rien entendu de tel (la ferme était ancienne et ne possédait que des machines rudimentaires), et ils écoutèrent ébahis Chérubin évoquer des machines fantastiques qui feraient tout le labeur à leur place, pendant qu'ils se prélasseraient dans les champs, ou affûteraient leur esprit par la lecture et la conversation.

En quelques semaines, Chérubin perfectionna ses plans pour le moulin. Les détails mécaniques provenaient principalement de trois livres qui avaient appartenu à M. Martin — *Mille et une choses utiles pour la maison*, *Tout le monde peut construire*, et *L'électricité pour les débutants*. Chérubin expérimentait dans un abri qui avait autrefois servi d'incubateur et dont le sol était en bois lisse, parfait pour écrire dessus. Il s'y enfermait plusieurs heures d'affilée. Avec ses livres gardés ouverts par une pierre, un morceau de craie coincé entre les phalanges d'une patte, il allait rapidement d'avant en arrière, traçant ligne après ligne, et émettant de petits gémissements d'excitation. Graduellement, les plans se transformèrent en un complexe ensemble de poulies et d'engrenages, couvrant plus de la moitié du sol, que les autres animaux trouvaient complètement inintelligible, mais très impressionnant. Tous venaient voir les dessins de Chérubin au moins une fois par jour. Même les poules et les canards venaient, et avaient du mal à ne pas marcher sur les traits de craie. Seul Napoléon se tenait éloigné. Il se déclara contre le moulin à vent dès le début. Un jour, toutefois, il vint inopinément inspecter les plans. Il se déplaça lourdement dans l'abri, examina chaque détail, renifla à plusieurs re-

prises, puis se tint dans un coin, regardant les plans en biais. Soudain, il leva une patte, urina sur les plans, et sortit sans dire un mot.

Toute la ferme était divisée au sujet du moulin. Chérubin ne niait pas que le construire serait difficile et nécessiterait d'extraire des pierres, de fabriquer les ailes, puis de trouver des dynamos et des câbles (il ne précisa pas comment se les procurer). Mais il maintenait que tout pouvait être terminé en un an. Et après, déclara-t-il, tellement d'efforts seraient économisés que les animaux n'auraient plus qu'à travailler trois jours par semaine. Napoléon, de son côté, argumenta que la priorité actuelle était l'augmentation de la production de nourriture, et que s'ils perdaient du temps à construire le moulin, ils mourraient tous de faim. Les animaux se constituèrent en deux factions dont les slogans étaient « Vote pour Chérubin et la semaine de trois jours » et « Vote pour Napoléon et le ventre plein ». Benjamin fut le seul animal à ne pas rallier une faction. Il refusait de croire que la nourriture serait plus abondante, ou que le moulin économiserait du labeur. Moulin ou pas, disait-il, la vie continuerait comme avant — c'est à dire, mal.

À part les disputes à propos du moulin, il y avait aussi la question de la défense de la ferme. Il était admis que même si les êtres humains avaient été défaits à la Bataille de l'Étable, ils pouvaient mener d'autres attaques plus déterminées pour reconquérir la ferme et rétablir M. Martin. Ils avaient d'autant plus de raisons de le tenter que la nouvelle de leur défaite avait fait le tour de la campagne, et les animaux des fermes environnantes étaient plus rétifs que jamais. Comme d'habitude, Chérubin et Napoléon étaient en désaccord. Selon Napoléon, les animaux devaient se procurer des armes à feu et s'entraîner à les utiliser. Selon Chérubin, ils devaient envoyer plus de pigeons et déclencher des rébellions dans les fermes alentour. L'un affirmait que s'ils ne pouvaient se défendre, ils étaient destinés à être envahis ; l'autre argumentait que si des rébellions avaient lieu partout, ils n'auraient pas à se défendre. Les animaux écoutèrent Napoléon, puis Chérubin, et ne purent choisir qui avait raison : en effet, ils étaient toujours d'accord avec celui qui était en train de parler.

Le jour vint où Chérubin termina ses plans. À l'Assemblée du dimanche suivant, la question de la construction du moulin à vent fut mise au vote. Quand les animaux furent réunis dans la grande grange, Chérubin prit la parole, et, bien qu'interrompu quelques fois par les moutons, exposa ses arguments en faveur de la construction du moulin. Puis Napoléon se leva pour répliquer. Il dit très calmement que le moulin était une absurdité, suggéra à tous de voter contre, et se rassit promptement. Son intervention avait à peine duré trente secondes, et il semblait indifférent à l'effet qu'elle avait produit. Chérubin se leva d'un bond, haussa le ton face aux moutons qui avaient recommencé à bêler, et entama un vibrant plaidoyer en faveur du moulin. Jusqu'à présent, les animaux avaient été également partagés dans leur sympathie, mais ils furent emportés par l'éloquence de Chérubin. Il leur dépeignit un futur reluisant de la Ferme des Animaux telle qu'elle serait quand le labeur sordide aurait été enlevé du dos des animaux. Son imagination allait maintenant bien plus loin que les hache-paille et les trancheuses à navets. L'électricité, dit-il, pouvait faire fonctionner les batteuses, les charrues, les herses, les rouleaux, les faucheuses, les lieuses, en plus de fournir à chaque étable de la lumière électrique, de l'eau chaude et froide, et du chauffage. À la fin de son discours, il n'y avait plus de doute sur l'issue du vote. Napoléon choisit ce moment pour se lever, et, jetant un étrange regard en biais à Chérubin, poussa un gémissement aigu que personne ne lui avait jamais entendu auparavant.

Il y eut des aboiements terrifiants à l'extérieur, et neuf énormes chiens portant des colliers à clous bondirent dans la grange. Ils foncèrent directement sur Chérubin, qui sauta juste à temps pour échapper aux crocs qui se refermaient sur lui. Il fila vers l'extérieur, toujours poursuivi. Trop impressionnés et effrayés pour réagir, les autres animaux se pressèrent à la porte pour regarder la chasse. Chérubin courait le long des champs qui menaient à la route. Il courait comme seul un cochon pouvait courir, mais les chiens étaient sur ses talons. Soudain, il dérapa, et il sembla qu'ils allaient l'avoir. Mais il se releva, courut plus vite que jamais, sans toutefois parvenir à distancer les chiens qui s'approchaient. L'un d'eux referma sa

mâchoire sur la queue de Chérubin, qui parvint à la dégager juste à temps. Dans un dernier effort, à quelques centimètres près, il se glissa dans un trou dans la haie, et on ne le revit plus.

Silencieux et terrifiés, les animaux se précipitèrent dans la grange. Les chiens bondirent à l'intérieur. Au début, personne ne comprit d'où ces créatures venaient, mais l'énigme fut vite résolue : c'était les chiots que Napoléon avait pris à leurs mères et élevés en secret. Même s'ils n'étaient pas encore adultes, ils étaient impressionnants, et l'air aussi féroces que des loups. Ils restèrent près de Napoléon. On remarqua qu'ils secouaient la queue de la même manière que les autres chiens autrefois auprès de M. Martin.

Napoléon, suivi par les chiens, monta sur la plateforme qu'avait occupée Major autrefois, et entama un discours. Il annonça que désormais, les Assemblées du dimanche matin n'auraient plus lieu. Elles étaient inutiles, dit-il, et une perte de temps. À l'avenir, toutes les décisions relatives au fonctionnement de la ferme seraient prises par un comité spécial de cochons, présidé par lui-même. Ils se réuniraient à huis-clos et communiqueraient ensuite leurs décisions aux autres. Les animaux se réuniraient toujours le dimanche matin pour saluer le drapeau, chanter *Bêtes du monde*, et recevoir leurs ordres pour la semaine, mais il n'y aurait plus de débats.

Malgré le choc de l'expulsion de Chérubin, les animaux furent consternés par ces annonces. Plusieurs auraient pu protester s'ils avaient trouvé les bons arguments. Même Tonnerre avait l'air vaguement troublé. Il mit ses oreilles en arrière, secoua plusieurs fois sa crinière, et tenta d'organiser ses pensées ; mais ne trouva finalement rien à dire. Plusieurs cochons, toutefois, furent plus explicites. Quatre jeunes porcs au premier rang émirent des couinements aigus de protestation, et ils bondirent pour parler tous à la fois. Mais les chiens assis autour de Napoléon laissèrent soudain échapper des grognements sourds et menaçants, et les cochons se turent et se rassirent. Puis les moutons bêlèrent frénétiquement « Quatre jambes bien, deux jambes pas bien ! » pendant près d'un quart d'heure, coupant court à toute discussion.

Par la suite, Couineur fut envoyé faire le tour de la ferme pour

expliquer la nouvelle organisation aux autres.

« Camarades, dit-il, je suis sûr que chaque animal ici apprécie le sacrifice que le Camarade Napoléon fait en acceptant tout ce labeur supplémentaire. N'imaginez pas, camarades, que diriger soit un plaisir ! Au contraire, c'est une intense et lourde responsabilité. Personne ne croit plus fermement que le Camarade Napoléon que tous les animaux sont égaux. Mais parfois, vous pourriez prendre les mauvaises décisions, et alors, que ferions-nous ? Supposons que vous ayez décidé de suivre Chérubin dans ses chimères de moulin à vent — Chérubin, qui, comme nous le savons maintenant, ne valait pas mieux qu'un criminel ?

– Il s'est battu bravement à la Bataille de l'Étable, dit quelqu'un.

– La bravoure, ce n'est pas assez, rétorqua Couineur. La loyauté et l'obéissance sont plus importantes. Quant à la Bataille de l'Étable, je suis sûr que le temps viendra où l'on découvrira que le rôle de Chérubin a été très exagéré. De la discipline, camarade, une discipline de fer ! Voici le mot d'ordre désormais. Un seul faux-pas, et notre ennemi fondra sur nous. Vous ne voudriez pas, camarades, que Martin revienne ? »

Une fois de plus, cet argument était imparable. Évidemment que les animaux ne voulaient pas que Martin ne revînt ; si les débats du dimanche matin risquaient de le faire revenir, alors les débats devaient cesser. Tonnerre, qui avait maintenant eu le temps de mettre ses pensées en ordre, résuma le sentiment général : « Si le camarade Napoléon le dit, ça doit être vrai. » Et désormais, il adopta comme maxime « Napoléon a toujours raison », en plus de sa devise personnelle, « Je travaillerai plus dur ».

Le temps passa et le labour du printemps commença. L'abri où Chérubin avait dessiné ses plans pour le moulin avait été condamné et il fut supposé qu'ils avaient été effacés. Tous les dimanches à dix heures, les animaux se rassemblaient dans la grande grange pour recevoir leurs ordres pour la semaine. Le squelette du vieux Major, débarrassé de sa chair, avait été déterré du verger et accroché à une souche au pied du mât, à côté du fusil. Après le lever du drapeau, les animaux devaient former une ligne et montrer leur respect au

squelette avant d'entrer dans la grange. Désormais, ils ne s'asseyaient plus tous ensemble comme avant. Napoléon, avec Couineur et un autre cochon nommé Minimus, qui avait un don incroyable pour composer des chansons et des poèmes, s'asseyaient au premier rang de la plateforme, les neuf jeunes chiens les entourant en demi-cercle, et les autres cochons derrière. Le reste des animaux leur faisait face dans la grange. Napoléon lisait les ordres de la semaine d'un ton grossièrement martial, et après un seul chant de *Bêtes du monde*, tous les animaux se dispersaient.

Le troisième dimanche après l'expulsion de Chérubin, les animaux furent quelque peu surpris quand Napoléon annonça que le moulin allait être construit après tout. Il ne donna pas les raisons qui lui avaient fait changer d'avis, mais prévint vaguement les animaux que cette tâche supplémentaire demanderait un énorme effort de leur part, il serait même probablement nécessaire de réduire leurs rations. Les plans, néanmoins, avaient déjà été préparés, jusque dans les moindres détails. Un comité spécial de cochons avait travaillé dessus ces trois dernières semaines. La construction du moulin, ainsi que de diverses améliorations, devait prendre deux ans.

Ce soir-là, Couineur expliqua en privé aux autres animaux que Napoléon, en réalité, ne s'était jamais opposé au moulin. Au contraire, c'était lui qui l'avait défendu au début, et le plan que Chérubin avait dessiné au sol de l'incubateur était en réalité volé dans les papiers de Napoléon. Le moulin à vent, donc, était une création de Napoléon. Pourquoi, alors, demanda quelqu'un, s'y était-il opposé si férocement ? À ces mots, Couineur lança un regard sournois. C'était, répondit-il, une ruse du Camarade Napoléon. Il avait fait *semblant* de s'opposer au moulin, simplement comme une manœuvre pour se débarrasser de Chérubin, qui était dangereux et avait une mauvaise influence. Maintenant que Chérubin était parti, le plan pouvait continuer sans ses interférences. Ceci, dit Couineur, s'appelait la tactique. Il répéta plusieurs fois « Tactique, camarades, tactique ! », sautillant en rond et secouant sa queue dans un rire joyeux. Les animaux n'étaient pas sûrs de la signification de ce mot, mais Couineur fut si persuasif, et les trois chiens qui se trouvaient avec lui grognèrent si dangereusement,

qu'ils acceptèrent ses explications sans les questionner.

Chapitre VI

L'année suivante, les animaux trimèrent comme des esclaves. Mais ils ne se plaignaient pas de leur labeur, ne rechignant à aucun effort ou sacrifice, conscients qu'ils travaillaient pour eux-mêmes et ceux qui leur succéderaient, et pas pour un tas d'humains spoliateurs.

Tout au long du printemps et de l'été, ils travaillèrent soixante heures par semaine, et en août, Napoléon annonça qu'il y aurait également du travail le dimanche après-midi. Ce travail serait sur la base du strict volontariat, mais les animaux qui n'y participeraient pas verraient leurs rations divisées par deux. Même ainsi, il fut nécessaire de mettre certaines tâches de côté. La récolte fut moins abondante que l'année précédente, et deux champs qui auraient dû être semés de tubercules au début de l'été ne le furent pas, le labour n'ayant pas été terminé à temps. Il était aisé de prédire que l'hiver allait être rude.

Le moulin présenta des difficultés imprévues. Il y avait une carrière de calcaire sur la ferme, et beaucoup de sable et de ciment furent trouvés dans une des remises, mettant ainsi facilement à disposition tous les matériaux nécessaires à la construction. Mais les animaux rencontrèrent un problème, à première vue insurmontable : tailler les pierres en morceaux de dimensions convenables. Il ne semblait y avoir aucun moyen de le faire, sauf avec des pioches et des pieds-de-biche, qu'aucun animal ne pouvait utiliser, aucun animal ne pouvant se tenir sur deux jambes. Ce ne fut qu'après de longues semaines d'essais infructueux que la solution fut trouvée : utiliser la force de la gravité. D'énormes rochers, trop gros pour être utilisés tels quels, jonchaient le fond de la carrière. Les animaux attachaient des cordes autour,

et tous ensemble, vaches, chevaux, moutons, tout animal pouvant tenir une corde (même les cochons participaient quelquefois, dans les moments critiques), dans une lenteur désespérante, les traînaient en haut de la carrière, les poussaient dans le vide, pour qu'ils s'éclatassent en contrebas. Il était maintenant plus simple de déplacer les bris de pierres. Les chevaux les transportaient dans des charrettes, les moutons les poussaient uns à uns, même Mireille et Benjamin s'attelaient à une vieille carriole et contribuaient. À la fin de l'été, une quantité suffisante de pierres fut accumulée, et la construction put commencer, sous la supervision des cochons.

Ce fut toutefois un processus long et laborieux. Il fallait souvent une journée entière pour péniblement pousser un seul rocher en haut de la carrière, et parfois il arrivait qu'il ne se brisât pas. Rien n'aurait pu être accompli sans Tonnerre, dont la force semblait égale à celle de tous les autres animaux réunis. Quand le rocher commençait à glisser et que les animaux hurlaient de désespoir à l'idée de se retrouver entraînés en bas de la pente, c'était toujours Tonnerre qui s'agrippait à la corde et freinait le rocher. Le voir lutter avec la corde, centimètre par centimètre, le souffle saccadé, les sabots plantés dans le sol et les flancs couverts de sueur, remplissait tout le monde d'admiration. Capucine le mit plusieurs fois en garde de ne pas s'épuiser, mais Tonnerre ne l'écoutait jamais. Ses deux devises, « Je travaillerai plus dur » et « Napoléon a toujours raison », lui étaient une réponse convenable à tous les problèmes. Il s'arrangea avec le coq pour qu'il l'appellât trois quarts d'heure plus tôt le matin au lieu d'une demi-heure. Et pendant son temps libre, qui se faisait de plus en plus rare ces derniers temps, il allait seul à la carrière, rassemblait des bris de pierres, et les traînait seul jusqu'au lieu de construction du moulin.

Les animaux ne furent pas trop mal lotis pendant l'été, malgré la dureté de la besogne. S'ils n'avaient pas plus de nourriture que du temps de Martin, au moins n'en avaient-ils pas moins. L'avantage de n'avoir qu'eux-mêmes à nourrir, et pas cinq êtres humains extravagants en plus, était si grand qu'il aurait fallu de nombreux échecs pour le contrebalancer. Et dans bien des cas, la façon de faire des animaux était plus efficace et économisait du labeur. Des tâches

comme le désherbage, par exemple, pouvaient être effectuées avec une minutie impossible aux êtres humains. De plus, comme plus aucun animal ne subtilisait, il était devenu inutile de séparer les pâtures des cultures, ce qui réduisait le travail nécessaire à l'entretien des haies et des clôtures. Néanmoins, à mesure que l'été passait, des pénuries imprévues commençaient à se faire sentir. On manquait d'huile de paraffine, de clous, de cordes, de biscuits pour chiens et de métal pour les fers à cheval, rien qui ne pouvait être produit sur la ferme. Plus tard, on aurait également besoin de graines et d'engrais artificiel, en plus des divers outils, et, enfin, de la machinerie pour le moulin. Personne ne pouvait se figurer comment ils allaient se les procurer.

Un dimanche, alors que les animaux étaient rassemblés pour recevoir leurs ordres, Napoléon annonça qu'il avait décidé d'une nouvelle mesure. À partir de maintenant, la Ferme des Animaux commercerait avec les fermes environnantes : non pas, évidemment, dans un but lucratif, mais simplement pour obtenir des matériaux qui étaient urgemment nécessaires. Les besoins du moulin devaient passer avant tout, dit-il. Il était donc en négociations pour vendre une pile de foin et une partie de la récolte de blé de cette année, et, plus tard, si plus d'argent était nécessaire, il proviendrait de la vente des œufs, pour lesquels il y avait un marché à Bellecombe. Les poules, dit Napoléon, devaient accueillir ce sacrifice comme leur contribution spéciale à la construction du moulin.

Une fois de plus, un vague malaise parcourut les animaux. Ne jamais avoir de liens avec les humains, ne jamais commercer, ne jamais utiliser d'argent — n'était-ce pas parmi les résolutions initiales votées à cette première Assemblée triomphante après l'expulsion de Martin ? Tous les animaux se souvenaient avoir voté ces résolutions : ou au moins ils pensaient s'en souvenir. Les quatre jeunes cochons qui avaient protesté quand Napoléon avait supprimé les Assemblées haussèrent timidement le ton, mais ils furent rapidement réduits au silence par un terrifiant grognement des chiens. Puis, comme d'habitude, les moutons bêlèrent « Quatre jambes bien, deux jambes pas bien ! », et le malaise s'estompa rapidement. Napoléon leva finalement la patte pour réclamer le silence, et annonça qu'il avait déjà pris les

devants. Aucun animal n'aurait besoin d'être en contact avec des êtres humains, ce qui était clairement indésirable. Il allait prendre sur ses propres épaules ce lourd fardeau. Un certain M. Cordier, un représentant habitant à Bellecombe, était d'accord pour faire l'intermédiaire entre la Ferme des Animaux et le monde extérieur, et viendrait à la ferme chaque lundi matin pour recevoir ses instructions. Napoléon termina son discours par son cri habituel de « Longue vie à la Ferme des Animaux ! », et après un chant de *Bêtes du monde*, les animaux furent dispersés.

Après, Couineur fit le tour de la ferme pour apaiser les esprits des animaux. Il leur assura que la résolution interdisant le commerce et l'argent n'avaient jamais été votées, ni même suggérées. C'était une pure invention, qui devait remonter aux mensonges propagés par Chérubin. Comme quelques animaux avaient encore un léger doute, Couineur leur demanda malicieusement : « Êtes-vous sûrs que ce n'est pas quelque chose dont vous avez rêvé, camarades ? Avez-vous une quelconque preuve de cette résolution ? Est-elle écrite quelque part ? » Et comme il était certainement vrai qu'il n'existât aucune trace écrite, les animaux reconnurent, satisfaits, qu'ils avaient fait erreur.

Tous les lundis, comme convenu, M. Cordier venait à la ferme. C'était un petit homme à l'air sournois, portant des favoris, un représentant de bas étage, mais assez perspicace pour réaliser plus tôt que tous les autres que la Ferme des Animaux aurait besoin d'un intermédiaire, et que les commissions pourraient être juteuses. Les animaux scrutaient ses allers et venues avec une certaine crainte, et l'évitaient autant que possible. Néanmoins, la vue de Napoléon, sur ses quatre jambes, donnant des ordres à Cordier, sur les deux siennes, les rendait fiers et les réconciliait en partie avec le nouvel arrangement. Leurs relations avec la race humaine n'étaient plus les mêmes qu'avant. Les humains ne haïssaient pas moins la Ferme des Animaux maintenant qu'elle prospérait ; bien au contraire, ils la détestaient encore plus. Chaque humain jurait que la ferme allait tôt ou tard faire faillite, et, surtout, que le moulin serait un échec. Ils se retrouvaient dans les tavernes et se démontraient les uns aux

autres, à grand renfort de schémas, que le moulin s'effondrerait, ou que s'il résistait, il ne fonctionnerait jamais. Et pourtant, malgré eux, ils avaient développé un certain respect pour l'efficacité avec laquelle les animaux géraient leurs affaires. L'un des symptômes était qu'ils avaient commencé à appeler la Ferme des Animaux par son propre nom, et avaient cessé de prétendre qu'elle s'appelait encore la Ferme du Manoir. Ils avaient aussi retiré leur soutien à Martin, qui avait abandonné tout espoir de récupérer sa ferme et était parti vivre dans une autre partie du pays. À part Cordier, il n'y avait pourtant aucun contact entre la Ferme des Animaux et le monde extérieur, mais il se murmurait que Napoléon allait bientôt finaliser un accord de partenariat avec M. Delannoy de Boisgoupil ou avec M. Piquet de Champdépines — mais jamais, releva-t-on, avec les deux à la fois.

Ce fut à peu près à ce moment-là que les cochons prirent résidence dans la maison de la ferme. À nouveau, les animaux semblèrent se souvenir qu'une résolution l'interdisant avait été votée au tout début, et à nouveau Couineur parvint à les convaincre que ce n'était pas le cas. Il était absolument nécessaire, dit-il, que les cochons, qui étaient les cerveaux de la ferme, eussent un endroit calme où travailler. C'était également plus adapté à la dignité du Guide (il avait récemment commencé à désigner Napoléon par le titre de « Guide ») de vivre dans une maison que dans une simple porcherie. Néanmoins, plusieurs animaux furent perturbés en apprenant que non seulement les cochons prenaient leurs repas dans la cuisine, qu'ils utilisaient le salon comme salle de jeu, mais aussi qu'ils dormaient dans les lits. Tonnerre l'accepta avec son habituel « Napoléon a toujours raison ! », mais Capucine, qui semblait se souvenir d'une règle catégorique contre les lits, alla au bout de la grange et essaya de déchiffrer les Sept Commandements qui y étaient inscrits. Devant son incapacité à lire plus que des lettres individuelles, elle appela Mireille.

« Mireille, lui dit-elle, lis-moi le Quatrième Commandement. Est-ce qu'il dit quelque chose à propos de ne jamais dormir dans un lit ? »

Avec difficulté, Mireille parvint à le lire.

« Ça dit : "Aucun animal ne dormira dans un lit *avec des draps*" »,

annonça-t-elle finalement.

Curieusement, Capucine ne se souvenait pas que le Quatrième Commandement mentionnât des draps ; mais comme c'était inscrit sur le mur, il devait en être ainsi. Et Couineur, qui passait par là, entouré de deux ou trois chiens, remit les choses en ordre.

« Vous avez donc entendu, camarades, dit-il, que nous, les cochons, dormons maintenant dans les lits de la maison ? Et pourquoi pas ? Vous n'avez pas supposé, j'espère, qu'il existe une règle contre les *lits* ? Un lit est juste un endroit où dormir. Une pile de paille dans une étable est un lit, si on regarde bien. La règle est contre les *draps*, qui sont une invention humaine. Nous avons enlevé tous les draps des lits de la maison, et dormons entre les couvertures. Et ce sont des lits très confortables ! Mais pas plus confortables que nous en avons besoin, camarades, ça je peux vous le dire, avec tout le travail intellectuel que nous avons à accomplir ces jours-ci. Vous ne voudriez pas nous voler notre repos, n'est-ce pas, camarades ? Vous ne voudriez pas que nous soyons trop fatigués pour accomplir nos tâches ? Vous ne voudriez pas que Martin revienne ? »

Les animaux le rassurèrent immédiatement sur ce point, et plus personne ne parla des cochons qui dormaient dans les lits de la maison. Et quand, quelque jours plus tard, il fut annoncé que désormais, les cochons se lèveraient le matin une heure plus tard que les autres animaux, aucune protestation ne fut émise non plus.

À l'arrivée de l'automne, les animaux étaient fatigués mais contents. Ils avaient passé une année difficile, et après la vente d'une partie du foin et du blé, les stocks de nourriture pour l'hiver n'étaient pas au plus haut, mais le moulin était source de réjouissance. Il était maintenant à moitié construit. Après la récolte, le temps fut clair et sec pendant un moment, et les animaux besognèrent plus dur que jamais, considérant qu'il serait bénéfique de traîner laborieusement des blocs de pierre toute une journée si cela pouvait faire monter les murs de quelques dizaines de centimètres. Tonnerre revenait même la nuit travailler seul une heure ou deux au clair de lune. Dans leur temps libre, les animaux faisaient le tour du moulin à moitié fini, admirant la force et la verticalité de ses murs, et s'émerveillant d'avoir réussi

à construire quelque chose d'aussi imposant. Seul le vieux Benjamin refusait de s'enthousiasmer pour le moulin, et, comme d'habitude, il n'exprimait rien de plus que des remarques cryptiques sur la longue durée de vie des ânes.

Novembre arriva, accompagné de vents enragés du sud-ouest. La construction dut s'arrêter car il faisait maintenant trop humide pour mélanger le ciment. Une nuit, les bourrasques furent si violentes que les bâtiments de la ferme tremblèrent sur leurs fondations, et plusieurs tuiles s'envolèrent du toit de la grange. Les poules se réveillèrent en gloussant de terreur, ayant toutes rêvé simultanément d'avoir entendu un coup de feu au loin. Au matin, les animaux sortirent de leurs étables et virent que le mât du drapeau était tombé et qu'un orme avait été déraciné comme un radis. Ils venaient de le constater quand un cri de désespoir jaillit de la gorge de chaque animal. Une vue terrible s'offrait à eux. Le moulin était en ruines.

Comme un seul animal, ils se ruèrent jusqu'à l'endroit du désastre. Napoléon, qui pourtant d'ordinaire marchait à peine, courut à la tête des autres. Et voilà, gisant au sol, le fruit de tout leur labeur, réduit à ses fondations, ses pierres si durement transportées éparpillées aux quatre vents. Incapables de parler, ils contemplèrent tristement le champ jonché de ruines. Napoléon fit des allers-retours en silence, reniflant occasionnellement le sol. Sa queue s'était raidie et fouettait l'air d'un côté à l'autre, signe de son intense activité mentale. Il s'arrêta soudain, comme s'il était parvenu à une conclusion.

« Camarades, dit-il doucement, savez-vous qui est responsable de ça ? Connaissez-vous l'ennemi venu pendant la nuit renverser notre moulin ? CHÉRUBIN ! tonna-t-il soudain. Chérubin a fait ça ! Dans sa pure malveillance, pensant ruiner nos plans et se venger de son humiliante expulsion, ce traître s'est infiltré ici au milieu de la nuit et a détruit le fruit de presque un an de notre travail. Camarades, ici et maintenant, je décrète la peine de mort contre Chérubin. *Héros des Animaux, seconde classe* et un demi-seau de pommes pour tout animal qui l'apportera devant la justice. Et un seau complet pour qui le capturera vivant ! »

Les animaux furent profondément choqués que Chérubin lui-même

eût pu s'être rendu coupable d'une tel acte. Il y eut un cri d'indignation, et tout le monde commença à réfléchir à des moyens d'attraper Chérubin si jamais il revenait. Presque immédiatement, des traces de pas de cochon furent trouvés dans l'herbe près de la colline. Ils ne purent les suivre que sur quelques mètres, mais elles semblaient mener à un trou dans la haie. Napoléon les renifla profondément et décréta qu'elles appartenaient bien à Chérubin. Il en déduisit que Chérubin était probablement venu de la direction de la ferme de Boisgoupil.

« Assez de contretemps, camarades ! cria Napoléon après avoir examiné les empreintes. Nous avons du travail. Dès ce matin nous allons commencer la reconstruction du moulin, qu'il pleuve ou qu'il vente. Nous apprendrons à ce misérable traître qu'il ne peut pas détruire notre travail aussi facilement. Souvenez-vous, camarades, rien ne doit contrecarrer nos plans : ils doivent être terminés en temps et en heure. En avant, camarades ! Longue vie au moulin ! Longue vie à la Ferme des Animaux ! »

Chapitre VII

L'hiver fut rude. Le temps orageux fut suivi par du grésil et de la neige, puis par un froid glacial qui dura pendant une bonne partie de février. Les animaux poursuivirent comme ils le purent la reconstruction du moulin, sachant que le monde extérieur avait les yeux rivés sur eux et que ces envieux êtres humains se réjouiraient et triompheraient si le moulin n'était pas terminé à temps.

Par pure cruauté, les humains prétendaient ne pas croire que ce fût Chérubin qui avait détruit le moulin : ils disaient qu'il était tombé parce que les murs étaient trop fins. Les animaux savaient que ce n'était pas le cas. Néanmoins, il fut décidé cette fois de construire des murs d'un mètre d'épaisseur, au lieu de cinquante centimètres auparavant, ce qui nécessitait de collecter de plus grandes quantités de pierres. Pendant longtemps la carrière fut recouverte d'une neige épaisse, rien ne pouvait être fait. Du progrès eut lieu pendant la période de froid sec qui suivit, mais c'était un travail éprouvant, et les animaux n'étaient plus aussi confiants qu'avant. Ils avaient constamment froid, et souvent également faim. Seuls Tonnerre et Capucine gardaient courage. Couineur fit d'excellents discours sur la joie du dévouement et la dignité du labeur, mais les autres animaux trouvaient plus d'inspiration dans la force de Tonnerre et son infaillible devise : « Je travaillerai plus dur ! »

En janvier, la nourriture vint à manquer. Les rations de maïs furent drastiquement réduites, et il fut annoncé qu'une ration supplémentaire de pomme de terre serait donnée en compensation. Puis il fut découvert que la majeure partie de la récolte de pommes de terre avait gelé dans leur réserve, qui n'avait pas été assez protégée. Les

pommes de terre étaient devenues molles et pâles, et très peu étaient encore comestibles. Plusieurs jours d'affilée, les animaux n'eurent rien d'autre à manger que de la paille et des betteraves. La famine semblait les regarder droit dans les yeux.

Il était vital de le cacher au monde extérieur. Enhardis par l'effondrement du moulin, les humains inventaient de tous nouveaux mensonges au sujet de la Ferme des Animaux. Une fois de plus, il était dit que les animaux mouraient de faim et de maladie, qu'ils s'attaquaient les uns les autres et avaient recours au cannibalisme et à l'infanticide. Napoléon était parfaitement conscient des conséquences néfastes si la situation réelle de la nourriture transpirait, et il décida de se servir de M. Cordier pour propager une impression contraire. Jusqu'à présent, les animaux avaient eu très peu sinon aucun contact avec Cordier lors de ses visites hebdomadaires : désormais, au contraire, quelques animaux sélectionnés, principalement des moutons, furent ordonnés de discuter tout haut autour de lui d'une augmentation des rations de nourriture. Napoléon ordonna également que les caisses vides de la réserve fussent remplies de sable et recouvertes de ce qui restait de grain et de farine. Il fut trouvé un prétexte pour faire passer Cordier par la réserve afin qu'il jetât un œil aux caisses. Il n'y vit que du feu, et continua à rapporter au monde extérieur qu'il n'y avait aucune pénurie de nourriture à la Ferme des Animaux.

Néanmoins, vers la fin janvier, il devint clair qu'il serait nécessaire de se procurer plus de grain quelque part. Napoléon en ce moment apparaissait rarement en public, et passait tout son temps dans la maison, gardée à chaque porte par des chiens à l'air féroce. Quand il en émergeait, c'était d'une manière cérémonieuse, avec une escorte de six chiens qui l'entouraient et grognaient dès que quelqu'un s'approchait de trop près. Souvent il ne se présentait même pas les dimanches matins, émettant ses ordres par l'entremise d'autres cochons, généralement Couineur.

Un dimanche matin, Couineur annonça que les poules, qui venaient juste de rentrer pour pondre à nouveau, devaient céder leurs œufs. Napoléon avait signé, par l'intermédiaire de Cordier, un contrat

pour quatre-cents œufs par semaine. L'argent gagné paierait assez de grain et de farine pour faire tourner la ferme jusqu'à l'arrivée de l'été et des conditions plus favorables.

À ces mots, les poules réagirent par un violent tumulte. Elles avaient été prévenues que ce sacrifice pût être nécessaire, mais elles n'avaient jamais imaginé que cela arriverait vraiment. Elles venaient tout juste de préparer leur poulailler pour la couvée du printemps, et elles protestèrent que leur prendre leurs œufs maintenant serait un meurtre. Pour la première fois depuis l'expulsion de Martin, il se passait quelque chose ressemblant à une rébellion. Menées par trois jeunes poulettes noires de Minorque, les poules étaient déterminées à contrecarrer les plans de Napoléon. Leur méthode : voler jusqu'à la charpente pour y pondre leurs œufs, qui explosaient au sol. La réaction de Napoléon fut rapide et sans pitié. Il ordonna que l'on coupât les rations des poules, et décréta que tout animal donnant ne serait-ce qu'un grain de maïs à une poule serait condamné à mort. Les chiens s'assureraient que ces ordres seraient bien respectés. Pendant cinq jours, les poules résistèrent, puis elles capitulèrent et retournèrent dans leurs nids. Entre-temps, cinq poules étaient mortes. Leurs corps furent enterrés dans le verger, et il fut expliqué qu'elles étaient mortes de coccidiose. Cordier ne sût rien de cette affaire, les œufs furent livrés dans les temps, et une camionnette d'épicier vint à la ferme une fois par semaine pour les emmener.

Pendant ce temps, Chérubin ne s'était plus manifesté. Il se racontait qu'il se cachait dans une des fermes voisines, soit à Boisgoupil, soit à Champdépines. Les relations entre Napoléon et les autres fermiers s'étaient améliorées. Il y avait dans la cour des fagots de bois qui avaient été constitués après l'abattage d'un bosquet de hêtres. Ils étaient bien secs, et Cordier avait conseillé à Napoléon de les vendre ; et M. Delannoy et M. Piquet étaient pressés de les acheter. Napoléon hésitait entre les deux, incapable de faire son choix. On remarqua que quand il était sur le point de signer avec Piquet, Chérubin était signalé à Boisgoupil, et quand il penchait pour Delannoy, Chérubin était signalé à Champdépines.

Soudain, au début du printemps, on découvrit un fait alarmant.

Chérubin fréquentait secrètement la ferme la nuit ! Les animaux en furent si perturbés qu'ils peinaient à en fermer l'œil dans leurs stalles. Chaque nuit, se murmurait-il, il s'infiltrait à la faveur de l'obscurité et commettait toutes sortes de méfaits. Il volait le maïs, il renversait les seaux de lait, il brisait les œufs, il piétinait les pépinières, il rongeait l'écorce des arbres fruitiers. Dès que quelque chose allait mal, il devint habituel de l'attribuer à Chérubin. Si une vitre était cassée ou si une canalisation était bouchée, il se trouverait forcément quelqu'un pour dire que Chérubin était venu pendant la nuit pour le faire, et quand la clé de la réserve fut perdue, toute la ferme fut convaincue que Chérubin l'avait jetée dans le puits. Curieusement, ils continuèrent à le croire même après que la clé égarée fut retrouvée sous un sac de farine. Les vaches déclarèrent à l'unanimité que Chérubin s'infiltrait dans leur étable et les trayait dans leur sommeil. Les rats, qui furent cause de soucis cet hiver, furent également considérés comme complices de Chérubin.

Napoléon décréta qu'il devait y avoir une enquête approfondie sur les activités de Chérubin. Accompagné de ses chiens, il sortit faire un minutieux tour d'inspection des bâtiments de la ferme, les autres animaux le suivant à une distance respectable. À chaque pas, Napoléon s'arrêtait et reniflait le sol pour trouver des traces de pas de Chérubin, qu'il pouvait, disait-il, détecter à l'odeur. Il renifla chaque recoin, dans la grange, dans l'étable, dans les poulaillers, dans le potager, et trouva des traces de Chérubin presque partout. Il mettait son groin à terre, inspirait profondément, et s'exclamait d'une voix terrible : « Chérubin ! Il était là ! Je le sens parfaitement ! » et au nom de « Chérubin », tous les chiens laissaient échapper des grognements glaçants et montraient les crocs.

Les animaux furent parfaitement terrifiés. Il leur sembla que Chérubin pouvait avoir une espèce d'influence invisible, se diffusant dans l'air autour d'eux et les menaçant de toutes sortes de dangers. Le soir, Couineur les appela à se réunir, et avec un air alarmé leur annonça qu'il avait d'importantes nouvelles à leur communiquer.

« Camarades ! cria Couineur, faisant de petits bonds nerveux. Une chose terrible a été découverte. Chérubin s'est vendu à Piquet,

de la ferme de Champdépines, qui en ce moment même se prépare à nous attaquer et nous prendre notre ferme ! Chérubin doit le guider quand l'attaque commencera. Mais il y a pire. Nous pensions que la rébellion de Chérubin était nourrie par sa vanité et son ambition. Nous avions tort, camarades. Voulez-vous connaître la vraie raison ? Chérubin était complice de Martin depuis le début ! C'était l'agent secret de Martin. Des documents qu'il a laissés derrière lui et qui viennent d'être découverts le prouvent. Pour ma part, ça explique beaucoup de choses, camarades. N'avons-nous pas vu nous-mêmes comment il a essayé — sans succès, heureusement — de nous faire perdre et éliminer à la Bataille de l'Étable ? »

Les animaux furent stupéfaits. C'était d'une cruauté surpassant la destruction du moulin. Mais quelques minutes passèrent avant qu'ils n'eussent pu totalement l'accepter. Ils se souvenaient, ou semblaient se souvenir, qu'ils avaient vu Chérubin charger devant tout le monde à la Bataille de l'Étable, comment il les avaient ralliés et encouragés à chaque instant, et comment il ne s'était donné aucun répit même après que les projectiles du fusil de Martin l'eurent blessé au dos. Au début, il leur sembla difficile de voir comment cela coïncidait avec son allégeance à Martin. Même Tonnerre, qui se posait rarement des questions, était perplexe. Il s'allongea, coinça ses sabots sous son corps, ferma les yeux, et au prix d'énormes efforts, parvint à formuler ses pensées.

« Je n'y crois pas, dit-il. Chérubin s'est battu bravement à la Bataille de l'Étable. Je l'ai vu moi-même. Ne l'avons-nous pas nommé *Héros des Animaux, première classe* immédiatement après ?

– Ce fut notre erreur, camarade. Nous savons maintenant qu'en réalité — c'est écrit dans les documents secrets que nous avons trouvés — il a essayé de nous mener à notre perte.

– Mais il a été blessé, dit Tonnerre. Nous avons tous vu son sang couler.

– Ça faisait partie de l'accord ! cria Couineur. Le tir de Martin l'a seulement frôlé. Je vous le montrerais écrit de sa propre main si vous pouviez lire. Selon le plan, Chérubin devait, au moment crucial, donner le signal de la retraite et laisser le champ libre aux ennemis.

Et il a presque réussi — je dirais même, camarades, qu'il *aurait* réussi si notre Guide héroïque, le Camarade Napoléon, n'était pas intervenu. Ne vous souvenez-vous pas, au moment où Martin et ses hommes sont entrés dans la cour, comment Chérubin s'est soudain retourné et enfui, et beaucoup d'animaux à sa suite ? Et ne vous souvenez-vous pas, également, que c'est à ce moment, quand la panique s'est répandue et que tout a semblé perdu, que le Camarade Napoléon a bondi en avant, criant "Mort à l'Humanité !", et a planté ses dents dans le mollet de Martin ? Vous vous souvenez sûrement de ça, *n'est-ce pas*, camarades ? » s'exclama Couineur, se balançant d'un côté à l'autre.

Maintenant que Couineur décrivait la scène si précisément, il sembla aux animaux qu'ils s'en souvenaient désormais. À tout le moins, ils se souvenaient qu'au moment crucial, Chérubin s'était enfui. Mais Tonnerre était toujours un peu mal à l'aise.

« Je ne crois pas que Chérubin a été un traître au début, dit-il finalement. Ce qu'il a fait depuis, c'est différent. Mais je crois qu'à la Bataille de l'Étable, il a été un bon camarade.

– Notre Guide, le Camarade Napoléon, énonça lentement et fermement Couineur, a affirmé catégoriquement — catégoriquement, camarade — que Chérubin est un agent de Martin depuis le début — oui, et depuis bien avant que la Rébellion ne soit imaginée.

– Ah, c'est différent ! dit Tonnerre. Si le Camarade Napoléon l'a dit, ça doit être vrai.

– Voilà comment il faut raisonner, camarade ! » cria Couineur, mais on remarqua qu'il jeta un regard mauvais à Tonnerre, des éclairs jaillissant de ses petits yeux. Il se tournait pour repartir, mais s'arrêta pour ajouter, l'air effrayant : « Je recommande à chaque animal sur cette ferme de garder les yeux grands ouverts. Nous avons des raisons de penser que des agents de Chérubin se cachent parmi nous en ce moment même ! »

Quatre jours plus tard, à la fin de l'après-midi, Napoléon ordonna que tous les animaux se rassemblassent dans la cour. Une fois tous réunis, Napoléon émergea de la maison, arborant ses deux médailles (il s'était récemment auto-promu *Héros des Animaux, première classe*

et *Héros des Animaux, seconde classe*), ses neuf chiens bondissant autour de lui et émettant des grognements qui glacèrent le sang de tous les animaux. Ils se recroquevillèrent chacun à leur place, paraissant deviner que des choses terribles allaient se produire.

Napoléon se dressa sévèrement au-dessus de son auditoire ; puis poussa un gémissement aigu. Immédiatement, les chiens bondirent en avant, saisirent quatre cochons par l'oreille et les traînèrent, couinant de douleur et de terreur, aux pieds de Napoléon. Les oreilles des cochons saignaient, les chiens avaient goûté le sang, et pendant un instant ils semblèrent devenir enragés. À la surprise de tous, trois d'entre eux se jetèrent sur Tonnerre. Tonnerre les vit venir et projeta son sabot devant lui, intercepta un des chiens dans les airs et le cloua au sol. Le chien hurla de pitié et les deux autres s'enfuirent la queue entre les jambes. Tonnerre regarda Napoléon pour savoir s'il devait écraser le chien ou l'épargner. Napoléon sembla perdre contenance, et ordonna sèchement à Tonnerre de libérer le chien ; Tonnerre leva son sabot, et le chien se déroba, meurtri et hululant.

Le tumulte se calma. Les quatre cochons attendaient, tremblant, la culpabilité barrant leurs visages. Napoléon leur demanda de confesser leurs crimes. C'était les quatre mêmes cochons qui avaient protesté quand Napoléon avait aboli les Assemblées du dimanche. Sans plus d'incitations, ils avouèrent qu'ils avaient secrètement été en contact avec Chérubin depuis son expulsion, qu'ils avaient collaboré avec lui pour détruire le moulin, et qu'ils avaient passé un accord avec lui pour livrer la Ferme des Animaux à M. Piquet. Ils ajoutèrent que Chérubin leur avait admis en privé qu'il avait été l'agent secret de Martin pendant des années. Quand ils eurent fini leur confession, les chiens leur déchiquetèrent la gorge, et, d'une voix terrifiante, Napoléon demanda si un autre animal avait quelque chose à confesser.

Les trois poules qui avaient été les meneuses de la tentative de rébellion pour les œufs s'avancèrent et déclarèrent que Chérubin leur était apparu en rêve et les avait incitées à désobéir aux ordres de Napoléon. Elles furent également massacrées. Puis une oie s'avança et confessa qu'elle avait subtilisé six épis de maïs pendant la récolte de l'année passée et qu'elle les avait mangés pendant la nuit. Puis

une brebis confessa qu'elle avait uriné dans l'abreuvoir — poussée, dit-elle, par Chérubin — et deux autres moutons confessèrent avoir assassiné un vieux bélier, particulièrement dévoué à Napoléon, en le pourchassant autour d'un brasier alors qu'il souffrait d'une toux. Ils furent tous égorgés sur le champ. Et les récits de confessions et les exécutions se poursuivirent, jusqu'à ce que se fût formée une pile de cadavres au pied de Napoléon et que l'air fût saturé de l'odeur de sang, qui n'avait plus été sentie depuis l'expulsion de Martin.

Quand tout fut terminé, les animaux restants, sauf les chiens et les cochons, sortirent ensemble, la tête basse. Ils étaient bouleversés et se sentaient misérables. Ils ne savaient pas ce qui était le plus choquant — la trahison des animaux qui s'étaient ralliés à Chérubin, ou le cruel châtiment dont ils venaient d'être témoins. À l'époque, il y avait eu des scènes de carnages aussi terribles, mais il leur sembla à tous que c'était plus grave maintenant que ça se produisait entre eux. Depuis que Martin avait quitté la ferme, jusqu'à ce jour, aucun animal n'avait tué un autre animal. Pas même un rat n'avait été tué. Ils arrivèrent jusqu'à la petite colline où se dressait le moulin à moitié construit, et d'un commun accord, s'allongèrent comme pour se blottir les uns contre les autres et se tenir chaud — Capucine, Mireille, Benjamin, les vaches, les moutons et toute une nuée d'oies et de poules — tout le monde, à vrai dire, sauf la chatte, qui avait soudainement disparu juste avant que Napoléon n'ordonnât aux animaux de se rassembler. Personne ne parla pendant un temps. Seul Tonnerre était resté debout. Il remuait d'avant en arrière, secouant sa longue queue noire le long de ses flancs, et émettant occasionnellement un petit hennissement de surprise. Il dit finalement :

« Je ne comprends pas. Je n'aurais jamais pensé que de telles choses puissent se passer sur notre ferme. Ça doit être de notre faute. La solution, à mon avis, c'est de travailler plus dur. À partir de maintenant, je vais me lever une heure plus tôt le matin. »

Et il partit au trot jusqu'à la carrière. Là, il collecta deux chargements successifs de pierres et les traîna jusqu'au moulin avant de se retirer pour la nuit.

Les animaux se blottirent contre Capucine, silencieux. La colline

où ils se trouvaient leur donnaient une bonne vue de la campagne alentour. La majorité de la Ferme des Animaux leur était visible — le long pâturage s'étendant jusqu'à la route, le champ de foin, le bosquet, la mare, les champs labourés où le jeune blé était épais et vert, et les toits rouges des bâtiments de la ferme et les cheminées d'où s'échappait de la fumée. C'était une belle soirée de printemps. L'herbe et les haies bourgeonnantes étaient dorées par les derniers rayons de soleil. Jamais la ferme — et avec une certaine surprise ils se souvinrent que c'était leur ferme, chaque centimètre carré leur appartenait — ne leur apparut plus désirable. Quand Capucine regarda en contrebas, ses yeux se brouillèrent de larmes. Si elle avait pu exprimer ses pensées, ça aurait été pour dire que ce n'était pas ce qu'ils avaient envisagé quand ils avaient décidé, plusieurs années auparavant, de travailler au renversement de la race humaine. Ces scènes de terreur et de massacre n'étaient pas ce qu'ils avaient imaginé cette nuit où le vieux Major avait animé la rébellion en eux. Si elle-même avait eu une image de l'avenir, ça aurait été une société d'animaux libérés de la faim et du fouet, tous égaux, chacun travaillant selon ses capacités, les forts protégeant les faibles, comme elle avait protégé la couvée de canetons égarés de ses pattes la nuit du discours de Major. À la place — elle ne savait pas pourquoi — ils en étaient arrivés à un temps où personne n'osait exprimer ses opinions, où des chiens terrifiants et grognants patrouillaient partout, et où vous deviez regarder vos camarades se faire mettre en pièces après avoir confessé des crimes horribles. Il n'y avait aucune trace de rébellion ou de désobéissance dans son esprit. Elle savait que, malgré tout, les choses étaient mieux maintenant que du temps de Martin, et qu'avant tout il était nécessaire d'empêcher le retour des humains. Quoi qu'il arriverait elle resterait loyale, travaillerait dur, obéirait aux ordres qu'on lui donnerait, et accepterait l'autorité de Napoléon. Mais malgré tout, ce n'était pas pour ça qu'elle et tous les autres animaux avaient espéré et souffert. Ce n'était pas pour ça qu'ils avaient construit le moulin et affronté les projectiles du fusil de Martin. Voilà ses pensées, et elle manquait de mots pour les exprimer.

Finalement, le ressentant comme un substitut aux mots qu'elle

ne parvenait pas à trouver, elle commença à chanter *Bêtes du monde*. Les autres animaux assis autour d'elle se joignirent à son chant, et ils chantèrent trois fois d'affilée — très harmonieusement, mais lentement et tristement, d'une façon dont ils ne l'avaient jamais chantée avant.

Ils venaient juste de finir de chanter pour la troisième fois quand Couineur, accompagné de deux chiens, s'approcha d'eux, l'air d'avoir quelque chose d'important à dire. Il annonça que, par un décret spécial du Camarade Napoléon, *Bêtes du monde* avait été abolie. Il était désormais interdit de la chanter.

Les animaux furent stupéfaits.

« Pourquoi ? pleura Mireille.

– Elle n'est plus nécessaire, camarade, répondit sèchement Couineur. *Bêtes du monde* était le chant de la Rébellion. La Rébellion est maintenant terminée. L'exécution des traîtres cette après-midi en a été l'acte final. Les ennemis de l'extérieur et de l'intérieur ont été défaits. Dans *Bêtes du monde*, nous exprimions nos désirs d'une société meilleure à venir. Mais cette société existe maintenant. Cette chanson ne sert clairement plus à rien. »

Malgré leur terreur, quelques animaux auraient pu protester, mais à ce moment les moutons se mirent à bêler leur habituel « Quatre jambes bien, deux jambes pas bien ! », qui, en durant plusieurs minutes, mit fin à la discussion.

On n'entendit donc plus *Bêtes du monde*. À la place, Minimus, le poète, composa un autre chant qui commençait par :

Ferme des Animaux, Ferme des Animaux,
Mon corps tout entier te protègera des maux !

Et ils le chantaient tous les dimanches matins après la levée du drapeau. Mais pour les animaux, ni les paroles ni la mélodie ne se hissaient au niveau de *Bêtes du monde*.

Chapitre VIII

Quelques jours plus tard, une fois la terreur causée par les exécutions retombée, plusieurs animaux se souvinrent — ou crurent se souvenir — que le Sixième Commandement disait : « Aucun animal ne tuera un autre animal ». Et si personne ne le mentionnait en présence d'un cochon ou d'un chien, il semblait que les tueries qui avaient eu lieu étaient incompatibles avec cette règle. Capucine demanda à Benjamin de lui lire le Sixième Commandement, et quand Benjamin, comme d'habitude, lui répondit qu'il refusait de se mêler de ces histoires, elle alla chercher Mireille. Mireille lui lut le Commandement. Il disait : « Aucun animal ne tuera un autre animal *sans raison* ». D'une façon ou d'une autre, les deux derniers mots étaient sortis de la mémoire des animaux. Mais ils voyaient maintenant que le Commandement n'avait pas été violé ; il y avait clairement de bonnes raisons de tuer les traîtres qui s'étaient ralliés à Chérubin.

Tout au long de cette année, les animaux travaillèrent encore plus durement que les années précédentes. Reconstruire le moulin, avec des murs deux fois plus épais qu'avant, et le terminer à la date prévue, en plus du labeur habituel de la ferme, demandait des efforts incroyables. Parfois, il semblait aux animaux qu'ils travaillaient plus dur et n'étaient pas mieux nourris que du temps de Martin. Les dimanches matins, Couineur, tenant une longue feuille de papier dans sa patte, leur lisait des listes de chiffres prouvant que la production de tous les types de nourriture avait augmenté de deux-cents, trois-cents, ou cinq-cents pourcent selon les cas. Les animaux ne voyaient pas de raison de ne pas le croire, d'autant qu'ils ne parvenaient plus à se rappeler clairement de ce qu'avaient été les conditions avant la

Rébellion. Malgré tout, certains jours, ils auraient aimé avoir moins de chiffres et plus de nourriture.

Tous les ordres étaient maintenant donnés par Couineur ou un autre cochon. Napoléon n'apparaissait plus en public qu'une fois tous les quinze jours. Quand il paraissait, c'était non seulement entouré de son escorte de chiens mais également précédé d'un coq noir qui marchait devant lui et jouait le rôle d'une sorte de clairon, éructant un sonore « cocorico » avant chaque parole de Napoléon. Même dans la maison, se murmurait-il, Napoléon vivait dans ses propres quartiers, séparé des autres. Il prenait ses repas seul, deux chiens veillant sur lui, et mangeait toujours dans le service en porcelaine qui était rangé dans le vaisselier en verre du salon. Il fut également annoncé qu'un coup de fusil serait tiré chaque année pour l'anniversaire de Napoléon, en plus des deux autres commémorations.

Napoléon n'était maintenant plus simplement nommé « Napoléon ». Il fallait officiellement l'appeler « notre Guide, le Camarade Napoléon », et les cochons aimaient lui inventer des titres comme Père de tous les animaux, Terreur de l'humanité, Protecteur de la bergerie, Ami des canetons, et ainsi de suite. Dans ses discours, Couineur évoquait, les larmes aux yeux, la sagesse de Napoléon, la bonté de son cœur, et l'amour infini qu'il portait aux animaux du monde entier, même et surtout ceux qui vivaient encore tristement dans l'ignorance et l'esclavage dans d'autres fermes. Il était devenu habituel de donner à Napoléon le crédit de chaque succès et de chaque hasard heureux. On entendait souvent une poule dire à une autre : « Grâce aux conseils de notre Guide, le Camarade Napoléon, j'ai pondu cinq œufs en six jours » ; ou deux vaches, profitant d'une pause à la mare, s'exclamer : « Grâce à la direction du Camarade Napoléon, cette eau a un goût excellent ! » Le sentiment général de la ferme était exprimé dans un poème intitulé *Camarade Napoléon*, composé par Minimus :

Père des égarés !
Fontaine de bonté !
Seigneur de la mangeoire ! Oh, j'ai l'âme en tison
Quand, songeur, je contemple tes

Doux yeux emplis d'autorité,
Tel un puissant soleil d'été,
Camarade Napoléon !

Tu distribues aux bêtes
Ce qui leur vient en tête :
Deux festins tous les jours, des tas de paille fraîche.
Chacun, peu importe sa taille,
Peut dormir en paix dans sa stalle,
Tu nous protèges tous, astral
Camarade Napoléon !

Mon petit porcelet,
Même à peine plus épais
Qu'une bouteille d'eau ou qu'un moule à gâteau,
Reconnaissant il te sera,
Loyal, partout il te suivra,
Oui, son tout premier cri sera :
Camarade Napoléon !

Napoléon approuva ce poème et le fit inscrire sur le mur de la grande grange opposé aux Sept Commandements. Il fut surmonté d'un portrait de Napoléon, de profil, exécuté par Couineur à la peinture blanche.

Pendant ce temps, par l'entremise de Cordier, Napoléon avait entamé des négociations délicates avec Piquet et Delannoy. Les fagots de bois étaient toujours à vendre. Des deux, Piquet les convoitait le plus, mais ne voulait pas en offrir un prix raisonnable. En même temps circulaient de nouvelles rumeurs selon lesquelles Piquet et ses hommes planifiaient une attaque contre la Ferme des Animaux pour détruire le moulin, dont la construction le rendait furieusement jaloux. Chérubin, aux dernières nouvelles, rôdait toujours à la ferme de Champdépines. Au milieu de l'été, ils apprirent paniqués que trois poules avaient volontairement confessé qu'elles avaient pris part, inspirées par Chérubin, à un projet d'assassinat de Napoléon. Elles furent immédiatement exécutées, et de nouvelles précautions furent

prises pour la sécurité de Napoléon. Quatre chiens gardaient son lit la nuit, un à chaque coin, et un jeune cochon nommé Rosette fut chargé de goûter toute sa nourriture avant qu'il ne la mangeât, au cas où elle serait empoisonnée.

À peu près au même moment, il fut annoncé que Napoléon s'était arrangé avec Delannoy pour la vente du bois ; il allait également signer un accord pour échanger certains produits entre la Ferme des Animaux et Boisgoupil. Les relations entre Napoléon et Delannoy, bien qu'elles ne fussent menées qu'à travers Cordier, étaient maintenant presque amicales. Les animaux n'avaient aucune confiance en Delannoy, parce qu'il était humain, mais le préféraient largement à Piquet, qu'ils craignaient et détestaient à la fois. L'été passa, le moulin était bientôt achevé, et les rumeurs d'une imminente attaque surprise se firent de plus en plus insistantes. Piquet, se murmurait-il, avait l'intention d'amener avec lui une vingtaine d'hommes armés de fusils, et il avait déjà soudoyé les magistrats et la police pour qu'ils ne posassent aucune question quand il parviendrait à obtenir les titres de propriété de la Ferme des Animaux. En plus, de terribles histoires venant de Champdépines décrivaient la cruauté de Piquet à l'égard de ses animaux. Il avait fouetté un vieux cheval à mort, il affamait ses vaches, il avait tué un chien en le jetant dans un fourneau, il s'amusait le soir en faisant combattre des coqs avec des éclats de lames de rasoirs attachés aux ergots. Le sang des animaux ne faisait qu'un tour en apprenant ce que subissaient leurs camarades, et parfois ils réclamaient de pouvoir se grouper et attaquer la ferme de Champdépines, en expulser les humains et libérer les animaux. Mais Couineur leur conseillait d'éviter les actions hâtives et d'avoir confiance en la stratégie du Camarade Napoléon.

Néanmoins, le ressentiment à l'égard de Piquet ne faiblissait pas. Un dimanche matin, Napoléon apparut dans la grange et expliqua qu'à aucun moment il n'avait envisagé de vendre le bois à Piquet ; il considérait comme indigne de sa personne, dit-il, d'avoir affaire avec des crapules de ce type. Les pigeons, qui étaient toujours envoyés pour répandre les nouvelles de la Rébellion, furent interdits de se poser à Boisgoupil, et furent ordonnés de remplacer leur slogan « Mort

à l'Humanité » par « Mort à Piquet ». À la fin de l'été, une autre machination de Chérubin fut mise au jour. La récolte de blé était pleine de mauvaises herbes, et on découvrit que pendant une de ses visites nocturnes, Chérubin avait mélangé des mauvaises graines avec les graines de blé. Un jars qui avait trempé dans le complot avait confessé son crime à Couineur et s'était immédiatement suicidé en avalant des baies de morelle noire toxiques. Les animaux apprirent également que — contrairement à ce qu'ils croyaient jusque là — Chérubin n'avait jamais reçu le titre de *Héros des animaux, première classe*. C'était une vague légende propagée peu après la Bataille de l'Étable par Chérubin lui-même. Au contraire, loin d'être décoré, il avait été blâmé pour sa lâcheté durant la bataille. Encore une fois, les animaux écoutèrent avec perplexité, mais Couineur sut les convaincre que leur mémoire leur avait fait défaut.

À l'automne, après des efforts intenses et épuisants — la moisson ayant eu lieu à peu près en même temps — le moulin fut achevé. Il restait la machinerie à installer, Cordier négociait son achat, mais la structure était terminée. Malgré toutes les difficultés, malgré l'inexpérience, la mise en œuvre rudimentaire, la malchance et la trahison de Chérubin, la construction se terminait au jour près ! Épuisés mais fiers, les animaux paradèrent encore et encore autour de leur chef-d'œuvre, qui semblait à leurs yeux plus beau encore qu'il ne l'avait été la première fois. En plus, les murs étaient deux fois plus épais. Il faudrait des explosifs pour en venir à bout cette fois ! Et quand ils repensèrent à tout le labeur qu'ils avaient fourni, les découragements qu'ils avaient surmontés, et le changement énorme qui surviendrait dans leurs vies quand les ailes tourneraient et que les dynamos fonctionneraient, quand ils repensèrent à tout ça, leur fatigue disparut, et ils caracolèrent autour du moulin, poussant des cris de triomphe. Napoléon lui-même, entouré de ses chiens et de son coq, vint inspecter le travail terminé ; il félicita personnellement les animaux de leur réalisation, et annonça que le moulin serait baptisé Moulin de Napoléon.

Deux jours plus tard, les animaux furent appelés pour une assemblée spéciale dans la grange. Ils furent pris de surprise quand

Napoléon leur annonça qu'il avait vendu les fagots de bois à Piquet. Le lendemain, les camions de Piquet viendraient et commenceraient à les emmener. Pendant toute la période de son apparente amitié avec Delannoy, Napoléon avait en réalité passé un accord secret avec Piquet.

Toutes les relations avec Boisgoupil furent rompues ; des messages insultants furent envoyés à Delannoy. Il fut demandé aux pigeons d'éviter Champdépines et de changer leur slogan « Mort à Piquet » en « Mort à Delannoy ». Au même moment, Napoléon assura aux animaux que les rumeurs d'une attaque imminente contre la Ferme des Animaux étaient complètement infondées, et que les histoires sur la cruauté de Piquet envers ses animaux avait été grossièrement exagérées. Toutes ces rumeurs provenaient probablement de Chérubin et ses agents. Il semblait clair maintenant que, finalement, Chérubin ne se cachait pas à Champdépines, et, en fait, ne s'y était jamais rendu de sa vie : il vivait — dans un luxe incroyable, se disait-il — à Boisgoupil, et avait été le pensionnaire de Delannoy toutes ces dernières années.

Les cochons étaient en extase devant l'intelligence de Napoléon. En faisant semblant d'être ami avec Delannoy, il avait forcé Piquet à relever sa proposition de douze pourcents. Mais les facultés supérieures de Napoléon, disait Couineur, se manifestaient dans le fait qu'il ne faisait confiance à personne, pas même Piquet. Piquet avait voulu payer le bois avec quelque chose appelé un chèque, une espèce de bout de papier avec une promesse de paiement écrite dessus. Mais Napoléon était trop malin pour lui. Il avait demandé un paiement en billets de banque, qui devraient être apportés avant que le bois ne pût être emmené. Piquet avait donc payé ; et la somme était juste suffisante pour acheter la machinerie du moulin.

Pendant ce temps, le bois fut prestement emporté. Quand tout fut parti, une autre assemblée spéciale fut tenue dans la grange pour que les animaux pussent inspecter les billets de Piquet. Souriant béatement, et portant ses deux médailles, Napoléon reposait sur un lit de paille sur la plateforme, l'argent à ses côtés, soigneusement empilé sur un plat en émail de la cuisine de la maison. Les animaux

s'alignèrent pour passer devant, et chacun put regarder à sa guise. Tonnerre approcha son museau pour sentir les billets, et ces petites choses légères et blanches tremblèrent et s'envolèrent dans son souffle.

Trois jours plus tard, il y eut un terrible boucan. Cordier, le visage extrêmement pâle, arriva à toute vitesse sur son vélo, le jeta dans la cour et se précipita dans la maison. L'instant d'après, un étranglement de rage résonna depuis les quartiers de Napoléon. La nouvelle de ce qu'il s'était passé fit le tour de la ferme comme une traînée de poudre. Les billets étaient des faux ! Piquet avait eu le bois gratuitement !

Napoléon appela immédiatement les animaux à se réunir, et, d'une voix terrible, prononça la peine de mort contre Piquet. Une fois capturé, dit-il, Piquet serait ébouillanté vivant. Il les prévint toutefois qu'après cette trahison, le pire était à prévoir. Piquet et ses hommes pouvaient déclencher l'attaque redoutée à n'importe quel moment. Des sentinelles furent placées à tous les accès de la ferme. De plus, quatre pigeons furent envoyés à Boisgoupil avec un message de réconciliation, dans l'espoir de rétablir de bonnes relations avec Delannoy.

Au matin suivant, l'attaque survint. Les animaux petit-déjeunaient quand les sentinelles rapportèrent en hâte que Piquet et ses hommes avaient déjà franchi le portail. Vaillants, les animaux sortirent pour aller à leur rencontre, mais cette fois la victoire ne fut pas aussi facile que lors de la Bataille de l'Étable. Il y avait quinze hommes, et une demi-douzaine de fusils, et ils ouvrirent le feu dès qu'ils furent à moins de cinquante mètres. Les animaux ne purent affronter les explosions et le dard des projectiles, et malgré les efforts de Napoléon et de Tonnerre pour les rassembler, ils battirent en retraite. Plusieurs d'entre eux étaient déjà blessés. Ils se réfugièrent dans les bâtiments de la ferme et guettèrent anxieusement à travers les fentes et les interstices des murs. Tout le grand pâturage, incluant le moulin, était dans les mains de l'ennemi. Même Napoléon semblait désemparé. Il faisait les cent pas, sans dire un mot, la queue raide et tremblante. Des regards désespérés se dirigèrent vers Boisgoupil. Si Delannoy et ses hommes venaient à leur secours, la victoire leur

serait accessible. C'est à cet instant que les quatre pigeons envoyés la veille revinrent, l'un d'entre eux portant un message de Delannoy. Il y était inscrit ces mots : « Bien fait. »

Pendant ce temps, Piquet et ses hommes s'étaient arrêtés autour du moulin. Les animaux les regardaient, et un murmure de frayeur les parcourut. Deux des hommes s'étaient munis d'un pied de biche et d'un marteau. Ils allaient détruire le moulin.

« Impossible ! cria Napoléon. Nous avons construit des murs trop épais. Même en une semaine ils ne pourront pas les abattre. Courage, camarades ! »

Mais Benjamin regarda attentivement les mouvements des hommes. Les deux avec le pied de biche et le marteau perçaient un trou à la base du moulin. Lentement, et l'air presque amusé, Benjamin hocha son long museau.

« Je m'en doutais, dit-il. Vous ne comprenez pas ce qu'ils font ? Ils vont bientôt mettre de la poudre dans ce trou. »

Terrifiés, les animaux patientèrent. Il leur était impossible de s'aventurer à l'extérieur de l'abri des bâtiments. Quelques minutes plus tard, les hommes se mirent à courir dans toutes les directions. Puis il y eut un grondement assourdissant. Les pigeons tourbillonnèrent dans les airs, et tous les animaux, sauf Napoléon, s'aplatirent au sol et cachèrent leur visage. Quand ils se relevèrent, un épais nuage de fumée noire se trouvait à la place du moulin. La brise le dispersa lentement. Le moulin n'existait plus !

À cette vue, le courage revint aux animaux. La peur et le désespoir qu'ils avaient ressentis auparavant furent noyés dans leur rage contre cet acte odieux et méprisable. Un puissant cri de vengeance monta, et, sans attendre d'ordres, ils chargèrent tous vers l'ennemi. Cette fois, ils ne firent pas attention aux cruels projectiles qui plurent sur eux. Ce fut une âpre et féroce bataille. Les hommes tiraient encore et encore, et, quand les animaux approchèrent, brandirent leurs bâtons et leurs épaisses bottes. Une vache, trois moutons et deux oies furent tuées, et presque tout le monde fut blessé. Même Napoléon, qui menait les opérations depuis l'arrière, eut le bout de sa queue emporté par un projectile. Mais les hommes n'étaient pas

indemnes non plus. Trois d'entre eux eurent la tête fracassée par les coups de sabots de Tonnerre, un autre fut empalé sur les cornes d'une vache, le pantalon d'un dernier fut déchiqueté par Jessie et Violette. Et quand apparurent sur leurs flancs, aboyant férocement, les neuf chiens de la garde personnelle de Napoléon, qui leur avait demandé de les prendre à revers, cachés par la haie, la panique les gagna. Ils virent qu'ils risquaient de se faire encercler. Piquet cria à ses hommes de partir tant qu'il en était encore temps, et l'instant d'après, les lâches ennemis s'enfuirent pour sauver leur peau. Les animaux les pourchassèrent jusqu'au bout du champ, et leur donnèrent des derniers coups pendant qu'ils se frayaient un chemin à travers les ronces.

Ils avaient gagné, mais ils étaient épuisés et ensanglantés. Ils commencèrent faiblement à regagner la ferme. La vue de leurs camarades morts, étendus sur l'herbe, arracha des larmes à quelques-uns. Et pendant un moment, ils s'arrêtèrent dans un silence attristé là où le moulin se dressait auparavant. Oui, il n'existait plus, la moindre trace de tout leur labeur avait presque disparu ! Même les fondations étaient en partie détruites. Et cette fois, ils ne pourraient pas réutiliser les pierres pour le reconstruire comme la dernière fois. Cette fois, les pierres avaient aussi disparu. La force de l'explosion les avaient envoyées à des centaines de mètres. C'était comme si le moulin n'avait jamais existé.

Comme ils s'approchaient de la ferme, Couineur, qui avait été inexplicablement absent lors des affrontements, sautilla vers eux, remuant sa queue et souriant de satisfaction. Et les animaux entendirent, depuis les bâtiments de la ferme, un coup de feu solennel.

« Pourquoi ce coup de feu ? demanda Tonnerre.

– Pour célébrer notre victoire ! cria Couineur.

– Quelle victoire ? » dit Tonnerre. Son nez saignait, il avait perdu un fer et brisé un de ses sabot, et une douzaine de projectiles s'étaient logés dans sa jambe arrière.

– Quelle victoire, camarade ? N'avons-nous pas repoussé les ennemis hors de notre sol — le sol sacré de la Ferme des Animaux ?

– Mais ils ont détruit le moulin. Et on y a travaillé depuis deux

ans !

– Quelle importance ? Nous construirons un autre moulin. Nous construirons six autres moulins s'il le faut. Tu ne te rends pas compte, camarade, de ce que nous avons vaillamment accompli. L'ennemi occupait le terrain même que nous foulons. Et maintenant — grâce au commandement du Camarade Napoléon — nous en avons reconquis chaque centimètre carré !

– Alors nous avons gagné ce que nous avions perdu, dit Tonnerre.

– C'est notre victoire » rétorqua Couineur.

Ils titubèrent jusque dans la cour. Les projectiles sous la peau de Tonnerre le piquaient horriblement. Il envisagea tout le dur labeur de la reconstruction du moulin depuis ses fondations, et s'imagina déjà se préparer à la tâche. Mais il réalisa pour la première fois qu'il avait onze ans et que ses muscles n'étaient peut-être plus aussi puissants qu'ils ne l'avaient été.

Mais quand les animaux virent flotter le drapeau vert, quand ils entendirent de nouveau les coups de feu — il y en eut sept en tout — et écoutèrent le discours de Napoléon, les félicitant pour leur attitude, il leur sembla qu'après tout ils avaient remporté une grande victoire. On donna aux animaux morts au combat des funérailles solennelles. Tonnerre et Capucine tirèrent la charrette qui servit de corbillard, et Napoléon lui-même ouvrit la procession. Deux jours entiers furent dédiés aux célébrations. Il y eut des chants, des discours et encore plus de coups de feu tirés, et un cadeau spécial d'une pomme fut accordé à chaque animal, avec cinquante grammes de graines pour chaque oiseau et trois biscuits pour chaque chien. Il fut annoncé que la bataille serait appelée Bataille du Moulin, et que Napoléon avait créé une nouvelle décoration, l'Ordre de la Bannière Verte, qu'il s'était auto-attribuée. Dans les réjouissance générales, la lamentable affaire des billets de banque fut oubliée.

Ce fut quelques jours plus tard que les cochons trouvèrent une caisse de whisky dans la cave de la maison. Elle avait été négligée quand la maison avait été occupée la première fois. Cette nuit-là, on entendit depuis la maison des bruits de chants, dont, à la surprise de tous, des bribes de *Bêtes du monde*. Vers neuf heures et demie,

Napoléon, coiffé d'un vieux chapeau melon de M. Martin, fut distinctement aperçu émergeant de la porte arrière, galopant rapidement autour de la cour avant de disparaître à nouveau à l'intérieur. Mais au matin, un profond silence régnait dans la maison. Pas un cochon ne semblait vivant. Il était presque neuf heures quand Couineur fit son apparition, marchant lentement et abattu, le regard vitreux, sa queue pendant misérablement, et donnant l'impression d'être sérieusement malade. Il appela les animaux à se rassembler et leur dit qu'il avait une terrible nouvelle à partager. Le Camarade Napoléon était en train de mourir !

Ils poussèrent un cri de lamentation. De la paille fut étalée devant les portes de la maison, et les animaux marchèrent sur la pointe des pieds. Les larmes aux yeux, ils se demandaient ce qu'ils feraient si leur Guide leur était enlevé. La rumeur circula que Chérubin était parvenu à empoisonner la nourriture de Napoléon. À onze heures, Couineur reparut pour faire une autre annonce. Pour sa dernière action sur terre, le Camarade Napoléon avait prononcé un décret solennel : la consommation d'alcool serait punie de mort.

Au soir, toutefois, Napoléon sembla aller mieux, et le matin suivant, Couineur put annoncer qu'il était largement sur le chemin de la guérison. Le soir même, Napoléon était de retour au travail, et le lendemain, on apprit qu'il avait demandé à Cordier d'acheter à Bellecombe des livres sur le brassage et la distillation. Une semaine plus tard, Napoléon ordonna que le petit enclos derrière le verger, qui devait servir de pâturage aux animaux à la retraite, fût labouré. Il fut expliqué que l'herbe y était morte et qu'elle devait être ressemée : on découvrit cependant rapidement que Napoléon voulait y planter de l'orge.

À peu près à la même période, un incident étrange, que personne ne parvint à comprendre, se produisit. Une nuit, vers minuit, il y eut un énorme fracas dans la cour, et les animaux se précipitèrent hors de leurs étables. C'était une nuit de pleine lune. Au pied du mur de la grange où les Sept Commandements étaient écrits, gisait une échelle brisée en deux. Couineur, sonné, était étendu à côté, et à portée de sa patte se trouvaient une lanterne, un pinceau, et un

pot de peinture blanche renversé. Les chiens firent immédiatement un cercle autour de Couineur, et, dès qu'il fut capable de marcher, l'escortèrent jusqu'à la maison. Aucun des animaux ne parvint à se faire une idée de ce que cela signifiait, à part le vieux Benjamin, qui hocha son museau d'un air entendu, semblant comprendre, mais ne disant rien.

Mais quelques jours plus tard, Mireille, lisant les Sept Commandements, s'aperçut qu'il y en avait un autre dont les animaux ne s'étaient pas bien souvenu. Ils avaient cru que le Cinquième Commandement disait « Aucun animal ne boira d'alcool », mais ils avaient oublié deux mots. En réalité, le Commandement disait : « Aucun animal ne boira d'alcool *avec excès* ».

Chapitre IX

Le sabot brisé de Tonnerre mettait du temps à guérir. Les animaux avaient commencé la reconstruction du moulin le jour suivant la fin des célébrations. Tonnerre refusait de prendre ne serait-ce qu'un jour de repos, et mettait un point d'honneur à ne pas montrer sa souffrance. Le soir, il confiait à Capucine que son sabot le préoccupait énormément. Capucine le traitait avec un cataplasme d'herbes qu'elle préparait en les mâchonnant, et avec Benjamin elle suppliait Tonnerre de moins travailler. « Les poumons d'un cheval ne sont pas éternels », lui disait-elle. Mais Tonnerre ne l'écoutait pas. Il n'avait, disait-il, plus qu'un seul objectif : voir le moulin quasiment terminé avant qu'il ne prît sa retraite.

Au tout début, quand les lois de la Ferme des Animaux venaient d'être formulées, l'âge de la retraite avait été fixé à douze ans pour les chevaux et les cochons, quatorze ans pour les vaches, neuf ans pour les chiens, sept ans pour les moutons, et cinq ans pour les poules et les oies. De généreuses pensions pour les anciens avaient été décidées. À l'heure actuelle, aucun animal n'en profitait, mais récemment, le sujet était de plus en plus discuté. Maintenant que le petit pré derrière le verger avait été réservé pour l'orge, il se murmurait qu'un coin du grand pâturage allait être clôturé et transformé en pré de repos pour les animaux retraités. Pour les chevaux, se disait-il, la pension pourrait être de deux kilogrammes de maïs par jour, et, en hiver, six kilogrammes de foin, avec une carotte ou même une pomme les jours fériés. Tonnerre allait atteindre son douzième anniversaire à la fin de l'été prochain.

En attendant, la vie était dure. L'hiver fut aussi froid que le

précédent, et la nourriture manqua encore plus. Une fois encore les rations furent diminuées, sauf pour les cochons et les chiens. Une égalité trop stricte dans les rations, expliqua Couineur, serait contraire aux principes de l'Animalisme. Il n'avait en tout cas aucun mal à prouver aux autres animaux qu'en réalité ils ne manquaient pas de nourriture, malgré les apparences. Pour l'instant, oui, il avait été nécessaire de procéder à un réajustement des rations (Couineur parlait toujours de « réajustements », jamais de « réductions »), mais comparé au temps de Martin, les progrès étaient énormes. Lisant rapidement les chiffres d'une voix stridente, il leur prouva dans le détail qu'ils avaient plus d'avoine, plus de foin, plus de navets que du temps de Martin, qu'ils travaillaient moins d'heures, que l'eau potable était de meilleure qualité, qu'ils vivaient plus longtemps, qu'une plus grande proportion des enfants survivait, qu'ils avaient plus de paille dans leurs stalles, et qu'ils souffraient moins des puces. Les animaux croyaient chacun de ces mots. À vrai dire, Martin et son monde avaient quasiment disparu de leur mémoire. Ils savaient que la vie d'aujourd'hui était rude et ingrate, qu'ils avaient souvent faim et froid, et que quand ils ne dormaient pas, ils travaillaient. Mais sans aucun doute, ça avait été pire avant. Ils étaient contents de le croire. De plus, en ce temps-là, ils étaient des esclaves, et maintenant ils étaient libres, et ça faisait toute la différence, comme Couineur ne cessait jamais de le souligner.

Il y avait désormais beaucoup plus de bouches à nourrir. Pendant l'automne, les quatre truies avaient mis bas à peu près en même temps, engendrant en tout trente-et-un porcelets. Les porcelets étaient tachetés, et comme Napoléon était le seul verrat sur la ferme, il était aisé de deviner leur parenté. Il fut annoncé que plus tard, après l'achat de briques et de planches, une école serait construite dans le jardin de la maison. Pour l'instant, les porcelets étaient éduqués par Napoléon lui-même dans la cuisine de la maison. Ils faisaient leurs exercices dans le jardin, et étaient dissuadés de jouer avec les autres jeunes animaux. À peu près au même moment, une nouvelle règle fut mise en place : lorsqu'un cochon et un autre animal se croiseraient sur un chemin, l'autre animal devrait s'écarter ; et tous les cochons,

qu'importe leur distinction, auraient le privilège de porter des rubans verts à leur queue les dimanches.

L'année avait été plutôt fructueuse pour la ferme, mais l'argent manquait encore. Il y avait les briques, le sable et la chaux à acheter pour l'école, et il serait nécessaire d'économiser à nouveau pour la machinerie du moulin. Puis il y avait les lampes à huile et les bougies pour la maison, le sucre pour les repas de Napoléon (il l'interdisait aux autres cochons, au prétexte que ça les ferait grossir), et le renouvellement habituel des outils, des clous, des ficelles, du charbon, des câbles, de la ferraille et des biscuits pour chien. Le surplus de foin et une partie de la récolte de pommes de terre furent vendus, et le contrat pour les œufs fut relevé à six-cents par semaine, tant et si bien que cette années, les poules eurent juste assez de poussins pour maintenir leur nombre. Les rations, réduites en décembre, furent de nouveau réduites en février, et les lampes furent interdites dans les étables pour économiser de l'huile. Mais les cochons semblaient malgré tout à l'aise, et donnaient même l'impression de prendre du poids. Un après-midi de fin février, une odeur alléchante, riche et voluptueuse, comme les animaux n'en avait jamais sentie, flotta dans la cour depuis la petite brasserie, qui avait été abandonnée du temps de Martin, et qui se trouvait derrière la cuisine. Quelqu'un dit que c'était l'odeur de l'orge cuit. Les animaux humèrent goulûment l'air, se demandant si une pâtée chaude allait leur être servie au dîner. Mais il n'y eut aucune pâtée chaude, et le dimanche suivant, il fut annoncé que tout l'orge serait réservé aux cochons. Le champ derrière le verger avait déjà été semé d'orge. Et la nouvelle se répandit bientôt que chaque cochon recevait désormais chaque jour une ration d'une pinte de bière, et même de deux litres pour Napoléon, qui lui étaient servis dans la soupière du service en porcelaine.

Mais s'il y avait des difficultés à surmonter, elles étaient en partie éclipsées par le fait que la vie désormais était plus digne qu'avant. Il y avait plus de chants, plus de discours, plus de processions. Napoléon avait ordonné que chaque semaine fût organisé quelque chose appelé une Manifestation Spontanée, dont l'objet était de célébrer les luttes et les triomphes de la Ferme des Animaux. À l'heure donnée, les

animaux quittaient le travail et paradaient le long de l'enceinte de la ferme en formation militaire, les cochons en tête, suivis des chevaux, des vaches, des moutons et des volailles. Les chiens encadraient la procession et le coq noir de Napoléon ouvrait la marche. Tonnerre et Capucine portaient toujours entre eux deux une banderole verte marquée du sabot et de la corne et le texte « Longue vie au Camarade Napoléon ! » Il y avait ensuite des récitations de poèmes écrits en l'honneur de Napoléon, et un discours de Couineur donnant les derniers détails des augmentations de la production de nourriture, et à l'occasion on tirait un coup de fusil. Les moutons étaient les plus fervents adeptes des Manifestations Spontanées, et si quelqu'un se plaignait (comme quelques animaux le faisaient, quand aucun cochon ou chien n'était aux alentours) que c'était une perte de temps et que ça les faisait se tenir longtemps dans le froid, les moutons le réduisait au silence en bêlant énergiquement « Quatre jambes bien, deux jambes pas bien ! » Mais la plupart des animaux appréciaient ces célébrations. Ils trouvaient réconfortant de se faire rappeler que, après tout, ils étaient vraiment leurs propres maîtres et que tout leur labeur était pour leur propre bénéfice. Avec les chants, les processions, les listes de chiffres de Couineur, les coups de feu, le chant du coq et le battement du drapeau, ils parvenaient à oublier que leur ventre était vide, au moins pour un temps.

En avril, la Ferme des Animaux fut proclamée République, et il devint nécessaire d'élire un Président. Il n'y eut qu'un seul candidat, Napoléon, qui fut élu à l'unanimité. Le même jour, il fut annoncé que de nouveaux documents avaient été découverts, révélant de plus amples détails sur la complicité de Chérubin avec Martin. Il apparaissait maintenant que Chérubin n'avait pas seulement, comme les animaux se l'étaient imaginé jusqu'à présent, tenté de faire perdre la Bataille de l'Étable par une ruse, mais s'était ouvertement battu du côté de Martin. En effet, c'est lui qui était en réalité le meneur des forces humaines, et avait chargé dans la bataille au cri de « Longue vie à l'Humanité ! » Les blessures sur le dos de Chérubin, que plusieurs animaux se souvenaient avoir vues, avaient été infligées par les dents de Napoléon.

Au milieu de l'été, Moïse, le corbeau, réapparut soudain à la ferme, après plusieurs années d'absence. Il n'avait pas changé, ne travaillait toujours pas, et parlait avec la même ferveur qu'avant du Mont Barbapapa. Il se perchait sur une souche, battant ses ailes noires, et parlant des heures durant à qui voulait l'entendre. « Là-haut, camarades, disait-il d'une voix solennelle, pointant le ciel de son large bec, là-haut, juste de l'autre côté de ce noir nuage que vous voyez, il est là, le Mont Barbapapa, cette contrée merveilleuse où les animaux se reposent pour toujours de leur labeur ! » Il prétendait même s'y être rendu une fois alors qu'il volait haut, et qu'il avait vu les champs infinis de trèfle, les gâteaux de graines et les morceaux de sucre poussant des haies. Beaucoup d'animaux le croyaient. Leurs vies désormais, raisonnaient-ils, n'étaient que faim et labeur ; n'était-il pas normal et juste qu'un monde meilleur existât ailleurs ? Il était difficile de déterminer l'attitude des cochons à l'égard de Moïse. Ils déclaraient tous dédaigneusement que ses histoires au sujet du Mont Barbapapa étaient des mensonges, et pourtant ils l'autorisaient à rester sur la ferme, sans travailler, le gratifiant d'une demie-pinte de bière par jour.

Quand son sabot fut guéri, Tonnerre travailla plus dur que jamais. Tous les animaux travaillèrent comme des esclaves cette année-là. En plus du travail habituel de la ferme, et de la reconstruction du moulin, il y avait la construction de l'école pour les porcelets, qui avait débuté en mars. Les longues heures de travail le ventre creux étaient parfois insupportables, mais Tonnerre ne faillait jamais. Rien dans ses paroles ou ses actions ne montrait que sa force n'était plus ce qu'elle avait été. Seule son apparence avait un peu changé ; sa robe était un peu moins soyeuse qu'avant, et ses grandes hanches semblaient s'être amaigries. Les autres disaient : « Tonnerre va reprendre du poids quand l'herbe du printemps poussera », mais l'herbe du printemps poussa et Tonnerre ne reprit pas de poids. Parfois, sur la pente menant au sommet de la carrière, quand tous ses muscles se raidissaient sous le poids d'un énorme rocher, il semblait que seule la volonté de continuer le tenait sur ses pieds. Dans ces moments, ses lèvres formaient les mots « Je travaillerai plus dur », il n'avait plus de voix.

Une fois de plus, Capucine et Benjamin lui demandaient de faire attention à sa santé, mais Tonnerre n'écoutait pas. Son douzième anniversaire approchait. Seul lui importait qu'un énorme stock de pierre fût accumulé avant qu'il ne partît à la retraite.

Tard un soir d'été, une rumeur circula soudainement : quelque chose était arrivé à Tonnerre. Il était parti tout seul transporter un chargement de pierres au moulin. Et bien sûr, la rumeur se vérifia. Quelques instants plus tard, deux pigeons foncèrent avec la nouvelle : « Tonnerre est tombé ! Il est sur le côté et ne peut pas se relever ! »

La moitié des animaux de la ferme se précipita à la colline du moulin. Tonnerre gisait entre les deux limons de la charrette, le cou étiré, incapable de relever la tête. Ses yeux étaient embués, ses flancs recouverts de sueur. Un filet de sang s'échappait de sa bouche. Capucine se jeta à genoux à ses côtés.

« Tonnerre ! cria-t-elle, ça va ?

– Ce sont mes poumons, murmura Tonnerre d'une voix faible. Ce n'est pas grave. Je pense que vous pourrez finir le moulin sans moi. Il y a bien assez de pierres accumulées. Je n'avais plus qu'un mois à travailler de toute façon. Pour tout te dire, j'étais impatient de partir à la retraite. Et peut-être, comme Benjamin se fait vieux aussi, ils l'auraient laissé partir en même temps pour me tenir compagnie.

– Il nous faut de l'aide, dit Capucine. Que quelqu'un courre raconter à Couineur ce qu'il s'est passé. »

Tous les autres animaux se précipitèrent immédiatement vers la maison de la ferme pour annoncer la nouvelle à Couineur. Seuls restèrent Capucine et Benjamin qui, allongé à côté de Tonnerre, sans dire un mot, lui écartait les mouches de sa longue queue. Après environ un quart d'heure, Couineur apparut, plein de compassion et de prévenance. Il dit que le Camarade Napoléon avait appris avec le plus grand chagrin la mésaventure de l'un des plus loyaux de ses travailleurs à la ferme, et était déjà en train d'organiser le transfert de Tonnerre à l'hôpital de Bellecombe pour y être traité. Les animaux furent un peu inquiets à ces mots. À part Marie et Chérubin, aucun animal n'avait jamais quitté la ferme, et ils n'aimaient pas l'idée de laisser leur camarade infirme entre des mains humaines. Néanmoins,

Couineur les convainquit facilement que le vétérinaire de Bellecombe traiterait Tonnerre bien mieux que ce qui pouvait être fait sur la ferme. Et environ une demi-heure plus tard, quand Tonnerre se sentit un peu mieux, il fut laborieusement remis sur ses pieds, et parvint à claudiquer jusqu'à sa stalle, où Capucine et Benjamin lui avaient préparé un bon lit de paille.

Les deux jours suivants, Tonnerre resta dans sa stalle. Les cochons lui avaient fait parvenir une grande bouteille de médicament rose qu'ils avaient trouvée dans la pharmacie de la salle de bain, et Capucine lui en administrait deux fois par jour après les repas. Le soir, elle s'allongeait dans sa stalle et lui parlait, pendant que Benjamin lui écartait les mouches. Tonnerre prétendait ne pas s'inquiéter de ce qui était arrivé. S'il se rétablissait correctement, il pouvait espérer vivre encore trois ans, et il se projetait dans les jours heureux qu'il passerait dans le coin du grand pâturage. Ce serait la première fois qu'il aurait du temps libre pour étudier et développer son esprit. Il prévoyait, disait-il, de consacrer le reste de sa vie à apprendre les vingt-deux autres lettres de l'alphabet.

Toutefois, Benjamin et Capucine ne pouvait être auprès de Tonnerre qu'après le travail, et ce fut au milieu de la journée que la camionnette vint le chercher. Les animaux étaient tous en train de désherber les navets sous la supervision d'un cochon, quand ils furent surpris de voir Benjamin galoper depuis les bâtiments de la ferme, brayant le plus fort possible. C'était la première fois qu'ils voyaient Benjamin excité — en fait, c'était même la première fois que quelqu'un le voyait galoper. « Vite, vite ! cria-t-il. Venez ! Ils emmènent Tonnerre ! » Sans attendre les ordres du cochon, les animaux cessèrent le travail et se précipitèrent vers les bâtiments de la ferme. Effectivement, il y avait dans la cour une large camionnette, tirée par deux chevaux, avec des écritures sur les côtés, et un homme à l'air sournois coiffé d'un chapeau melon aplati sur le siège du conducteur. Et la stalle de Tonnerre était vide.

Les animaux s'assemblèrent autour de la camionnette. « Au revoir, Tonnerre ! dirent-ils en chœur, au revoir ! »

« Bande d'idiots ! cria Benjamin, se cabrant autour d'eux et frap-

pant le sol de ses petits sabots. Idiots ! Vous ne voyez pas ce qui est écrit sur le côté de la camionnette ? »

Cela stoppa les animaux, puis il y eut un silence. Mireille commença à déchiffrer les mots. Mais Benjamin la poussa sur le côté et au milieu d'un silence lugubre, il lut :

« *Alfred Simon, équarrisseur et fabricant de colle, Bellecombe. Marchand de peaux et de pâté pour chien. Livraison aux chenils.* Vous ne comprenez pas ce que ça veut dire ? Ils emmènent Tonnerre à l'abattoir ! »

Tous les animaux poussèrent un cri d'horreur. À ce moment, l'homme fouetta ses chevaux et la camionnette quitta la cour d'un trot vif. Tous les animaux la suivirent, criant aussi fort que possible. Capucine prit la tête. La camionnette accélérait. Capucine tenta d'amener ses lourds membres au galop, avec un succès modéré. « Tonnerre ! cria-t-elle. Tonnerre ! Tonnerre ! Tonnerre ! » Et à ce moment, comme s'il avait entendu la clameur au-dehors, la tête de Tonnerre, avec sa ligne blanche le long de son nez, apparut à la petite lucarne au dos de la camionnette.

« Tonnerre ! cria Capucine d'une voix terrible. Tonnerre ! Sors de là ! Vite ! Ils t'emmènent vers ta mort ! »

Tous les animaux répétèrent le cri : « Sors, Tonnerre, sors ! » Mais la camionnette accélérait encore et les distançait. Il n'était pas certain que Tonnerre eût entendu ce que Capucine avait dit. Mais l'instant d'après, sa tête disparut de la lucarne et le fracas de formidables coups de sabots se fit entendre dans la camionnette. Il essayait d'ouvrir la porte. Il fut un temps où quelques coups de Tonnerre auraient transformé la camionnette en petit bois. Mais hélas ! sa force l'avait quitté ; et petit à petit, le bruit des coups de sabots s'amenuisa avant de se taire complètement. Désespérés, les animaux commencèrent à en appeler aux deux chevaux qui tiraient la camionnette. « Camarades, camarades ! crièrent-ils. N'emmenez pas votre propre frère à la mort ! » Mais les brutes stupides, trop ignorantes pour réaliser ce qui arrivait, bougèrent à peine les oreilles et accélérèrent leur cadence. Le visage de Tonnerre ne réapparut pas à la lucarne. Trop tard, quelqu'un pensa à courir fermer le portail ;

mais la camionnette le traversa et disparut rapidement sur la route. On ne revit plus jamais Tonnerre.

Trois jours plus tard, il fut annoncé qu'il était mort à l'hôpital de Bellecombe, bien qu'il eût reçu toutes les attentions qu'un cheval pouvait obtenir. Couineur alla annoncer la nouvelle aux autres. Il avait été présent, disait-il, aux dernières heures de Tonnerre.

« Ce fut la vue la plus émouvante de toute ma vie, dit Couineur, levant sa patte pour essuyer une larme. J'ai été à son chevet jusqu'au bout. Et à la fin, presque trop faible pour parler, il m'a chuchoté à l'oreille que son seul regret était de mourir avant que le moulin ne soit construit. "En avant, camarades ! a-t-il murmuré. En avant, au nom de la Rébellion. Vive la Ferme des Animaux ! Vive le Camarade Napoléon ! Napoléon a toujours raison." Ce furent ses tous derniers mots, camarades. »

Là, l'attitude de Couineur changea soudainement. Il resta silencieux un moment, et ses petits yeux lancèrent des regards suspicieux d'un côté à l'autre avant de poursuivre.

Il avait appris, dit-il, qu'une rumeur ignoble et insensée avait circulé sur la ferme lors du départ de Tonnerre. Plusieurs animaux avaient remarqué que sur la camionnette qui avait emmené Tonnerre, il était écrit « équarrisseur », et en avaient conclu que Tonnerre avait été amené à l'abattoir. Il était presque incroyable, dit Couineur, qu'un animal pût être aussi stupide. Il espérait, cria-t-il indigné, secouant sa queue et bondissant d'un côté à l'autre, il espérait qu'ils connaissaient leur Guide adoré, le Camarade Napoléon, mieux que ça ? L'explication était pourtant très simple. La camionnette avait auparavant appartenu à l'équarrisseur, et avait été rachetée par le vétérinaire, qui n'avait pas encore effacé l'ancien nom. Voilà pourquoi il y avait eu méprise.

Les animaux furent extrêmement soulagés de l'entendre. Et quand Couineur donna de plus amples détails à propos du lit de mort de Tonnerre, des soins exceptionnels qu'il avait reçus et des médicaments onéreux que Napoléon avait payés sans regarder à la dépense, leurs derniers doutes se dissipèrent et la tristesse qu'ils ressentaient pour la mort de leur camarade fut tempérée par l'idée qu'au moins il était

mort heureux.

Napoléon lui-même apparut à l'assemblée le dimanche suivant et prononça une courte oraison en l'honneur de Tonnerre. Il n'avait pas été possible, dit-il, de ramener la dépouille de leur regretté camarade pour l'enterrer à la ferme, mais il avait ordonné qu'une large couronne fût fabriquée avec les lauriers du jardin de la maison et envoyée pour être placée sur la tombe de Tonnerre. Et dans quelques jours, les cochons prévoyaient d'organiser un banquet mémoriel en l'honneur de Tonnerre. Napoléon termina son discours en rappelant les deux maximes préférées de Tonnerre : « Je travaillerai plus dur » et « Le Camarade Napoléon a toujours raison » — des maximes, ajouta-t-il, qu'il serait bon que chaque animal adoptât.

Au jour choisi pour le banquet, une camionnette d'épicier arriva depuis Bellecombe et livra une large caisse en bois à la maison. Cette nuit-là, il y eut un vacarme de chansons, suivi par ce qui sembla être une violente bagarre qui cessa à environ onze heure dans un énorme bruit de verre brisé. Personne ne bougea dans la maison avant midi le lendemain. Et le bruit courut que d'une façon ou d'une autre, les cochons avaient trouvé de l'argent pour s'acheter une autre caisse de whisky.

Chapitre X

Les années passèrent. Les saisons allaient et venaient, les courtes existences des animaux s'éteignaient. Le temps vint où plus personne ne se souvenant des jours d'avant la Rébellion ne vivait, à part Capucine, Benjamin, Moïse le corbeau, et un certain nombre de cochons.

Mireille était morte, Violette, Jessie et Brigand étaient morts. Martin aussi était mort — il était mort en cellule de dégrisement dans une autre partie du pays. Chérubin était oublié. Tonnerre était oublié, sauf des rares qui l'avaient connu. Capucine était maintenant une vieille et épaisse jument, aux articulations raides et aux yeux constamment embués. Elle avait dépassé de deux ans l'âge de la retraite ; en réalité, aucun animal n'avait pu prendre sa retraite. Le projet de réserver un coin du pâturage pour les vieux animaux avait été abandonné depuis longtemps. Napoléon était désormais un porc mûr de cent-cinquante kilogrammes. Couineur était si gros qu'il pouvait à peine ouvrir les yeux. Seul le vieux Benjamin était à peu près identique à lui-même, sauf qu'il était un peu plus gris du museau, et, depuis la mort de Tonnerre, plus morose et taciturne que jamais.

Il y avait beaucoup plus de créatures sur la ferme désormais, même si l'augmentation était moindre qu'attendue les premières années. Pour beaucoup d'animaux nouvellement nés, la Rébellion n'était qu'une vague tradition, transmise de bouche à oreille, et d'autres, qui avaient été achetés, n'en avaient jamais entendu parler avant leur arrivée. La ferme possédait maintenant trois chevaux en plus de Capucine. C'était de bonnes et braves bêtes, des travailleurs énergiques et d'honnêtes camarades, mais très stupides. Aucun ne

se montra capable d'apprendre l'alphabet au-delà de la lettre B. Ils acceptaient tout ce qu'on leur racontait sur la Rébellion et les principes de l'Animalisme, surtout de la part de Capucine, pour qui ils avaient un respect presque filial ; mais il était douteux qu'ils eussent compris quoi que ce soit.

La ferme était plus prospère maintenant, et mieux organisée ; elle avait été agrandie de deux champs rachetés à M. Delannoy. Le moulin avait finalement été terminé, la ferme possédait ses propres batteuse et élévateur à foin, et de nouveaux bâtiments lui avaient été ajoutés. Cordier s'était acheté un cabriolet. Toutefois, le moulin n'avait finalement pas été utilisé pour générer de l'électricité. Il était utilisé pour moudre le grain, et rapportait un joli petit profit. Les animaux travaillaient durement à la construction d'un autre moulin : quand celui-ci serait terminé, leur disait-on, les dynamos seraient installées. Mais le luxe que Chérubin leur avait fait miroiter, les étables avec la lumière électrique et l'eau chaude et froide, et la semaine de trois jours, plus personne n'en parlait. Napoléon avait dénoncé ces idées comme contraires à l'esprit de l'Animalisme. Le vrai bonheur, disait-il, résidait dans le labeur et la frugalité.

Néanmoins, il semblait que la ferme s'était enrichie sans rendre les animaux plus riches — sauf, bien entendu, les cochons et les chiens. Peut-être était-ce parce qu'il y avait beaucoup de cochons et de chiens. Ce n'était pas que ces créatures ne travaillaient pas, à leur façon. Il y avait, comme Couineur ne se lassait jamais de l'expliquer, une infinité de travail dans la supervision et l'organisation de la ferme. La plupart de ce travail ne pouvait pas être compris par les autres animaux, trop ignorants. Par exemple, Couineur leur disait que les cochons travaillaient énormément chaque jour sur des choses mystérieuses appelées « dossiers », « comptes-rendus », « procès-verbaux », « mémorandums ». C'était de larges feuilles de papiers qui devaient être minutieusement recouvertes d'écritures, et, dès qu'elles étaient recouvertes, jetées au fourneau pour y être brûlées. C'était de la toute première importance pour la prospérité de la ferme, disait Couineur. Toujours était-il que ni les cochons ni les chiens ne produisaient de nourriture de leur propre labeur ; et ils étaient très nombreux, et

toujours d'un grand appétit.

Quant aux autres, leurs vies, d'autant qu'ils s'en souvinssent, étaient ce qu'elles avaient toujours été. Ils avaient la plupart du temps faim, ils dormaient sur de la paille, ils buvaient à la mare, ils labouraient les champs ; en hiver ils étaient gênés par le froid, et en été par les mouches. Parfois, les plus anciens parmi eux tentaient de raviver leurs faibles souvenirs pour essayer de déterminer si aux premiers jours de la Rébellion, quand Martin venait d'être expulsé, la vie était meilleure ou pire que maintenant. Ils ne parvenaient pas à se rappeler. Il n'y avait rien pour comparer à leur vie actuelle : ils n'avaient aucune autre référence que les listes de chiffres de Couineur, qui démontraient invariablement que tout allait de mieux en mieux. Les animaux considéraient le problème comme insoluble ; de toute façon ils avaient trop peu de temps à consacrer à ce genre de choses. Seul le vieux Benjamin déclarait se souvenir de tous les détails de sa longue vie et savoir que les choses n'avaient jamais été, et ne pourraient jamais être, bien mieux ou bien pires — la faim, la souffrance et les déceptions étaient, disait-il, la loi invariable de la vie.

Et pourtant, les animaux ne perdaient pas espoir. Mieux, ils ne se départaient jamais, même pour un instant, de leur sens de l'honneur et du privilège d'être membres de la Ferme des Animaux. Ils étaient toujours la seule ferme dans le pays — tout le pays ! — possédée et exploitée par des animaux. Pas un seul d'entre eux, pas même les plus jeunes, pas mêmes les nouveaux qui arrivaient de ferme éloignées de vingt ou trente kilomètres, ne cessait de s'en émerveiller. Et quand ils entendaient le fusil tirer et voyaient le drapeau vert battre en haut du mât, leur cœur se gonflait d'une fierté impérissable, et les discussions se tournaient vers les anciens jours héroïques, l'expulsion de Martin, l'écriture des Sept Commandements, les grandes batailles pendant lesquelles l'envahisseur humain avait été vaincu. Ils n'avaient abandonné aucun de leurs vieux rêves. La République des Animaux, prédite par Major, quand les champs fertiles du pays ne seraient plus foulés par des pieds humains, ils y croyaient encore. Un jour, elle arriverait : ce ne serait peut-être pas bientôt, ce ne serait peut-être pas du vivant d'aucun des animaux actuels, mais elle arriverait. Même

la mélodie de *Bêtes du monde* était peut-être fredonnée en secret ici ou là : en tout cas, chaque animal sur la ferme la connaissait, même si personne n'osait la chanter à voix haute. Leurs vies étaient peut-être dures et leurs espoirs n'avaient peut-être pas tous été réalisés ; mais ils étaient conscients qu'ils n'étaient pas comme tous les autres animaux. S'ils avaient faim, ce n'était pas à cause de tyranniques êtres humains ; s'ils travaillaient dur, au moins travaillaient-ils pour eux-mêmes. Aucune créature parmi eux ne se dressait sur deux jambes. Aucune créature n'en appelait une autre « Maître ». Tous les animaux étaient égaux.

Un jour au début de l'été, Couineur ordonna aux moutons de le suivre jusqu'à un terrain vague à l'autre bout de la ferme, qui avait été envahi de pousses de bouleaux. Les moutons y passèrent la journée à brouter les feuilles sous la supervision de Couineur. Le soir, il retourna à la maison, mais, comme il faisait chaud, il dit aux moutons de rester là. Ils finirent par y rester une semaine entière, pendant laquelle les autres animaux ne les virent pas. Couineur passait la plupart de son temps avec eux chaque jour. Il leur apprenait, disait-il, une nouvelle chanson, qui demandait de la discrétion.

Ce fut juste après le retour des moutons, par une belle soirée, quand les animaux eurent terminé le travail et rentraient à la ferme, que le hennissement terrifié d'un cheval résonna depuis la cour. Stupéfaits, les animaux stoppèrent net. C'était la voix de Capucine. Elle hennit à nouveau, et tous les animaux se mirent au galop et foncèrent dans la cour. Et ils virent ce qu'avait vu Capucine.

Un cochon marchait sur ses pattes arrières.

Oui, c'était Couineur. Un peu maladroitement, comme s'il n'arrivait pas à supporter sa masse imposante dans cette position, mais avec un équilibre parfait, il déambulait dans la cour. Et l'instant d'après sortit par la porte de la maison une longue ligne de cochons, tous marchant sur leurs pattes arrières. Certains y parvenaient mieux que d'autres, un ou deux étaient légèrement instables et auraient apprécié le support d'un bâton, mais chacun d'eux parvint à faire le tour de la cour avec succès. Et finalement, il y eut de formidables aboiements des chiens, et le chant aigu du coq noir, et Napoléon lui-

même apparut, majestueusement droit, jetant des regards arrogants de tous côtés, ses chiens gambadant autour de lui.

Il tenait un fouet dans sa patte.

Il y eut un silence de mort. Impressionnés, terrifiés, se blottissant les uns contre les autres, les animaux regardèrent la longue ligne de cochons marcher lentement autour de la cour. C'était comme si le monde s'était effondré. Puis vint le moment où le choc initial s'estompa, et où malgré tout — malgré leur peur des chiens, malgré l'habitude après tant d'années de ne jamais se plaindre, de ne jamais critiquer, quoi qu'il arrivât — ils auraient pu émettre quelques mots de protestation. Mais juste à ce moment, comme répondant à un signal, tous les moutons se mirent à bêler —

« Quatre jambes bien, deux jambes *mieux* ! Quatre jambes bien, deux jambes *mieux* ! Quatre jambes bien, deux jambes *mieux* ! »

Cela dura cinq minutes sans interruption. Et quand les moutons eurent réduits au silence les espoirs de toute protestation, les cochons étaient déjà rentrés dans la maison.

Benjamin sentit un nez frotter son épaule. Il se retourna. C'était Capucine. Ses vieux yeux semblaient plus ternes que jamais. Sans rien dire, elle le tira doucement par la crinière et le mena au bout de la grande grange, où les Sept Commandements étaient écrits. Ils regardèrent pendant une minute ou deux le mur goudronné avec ses écritures blanches.

« Ma vue m'abandonne, dit-elle finalement. Même quand j'étais jeune, je ne pouvais pas lire ce qui était écrit. Mais j'ai l'impression que ce mur a l'air différent. Est-ce que les Sept Commandements sont bien les mêmes qu'avant, Benjamin ? »

Cette fois, Benjamin consentit à briser sa règle, et il lui lut ce qui était écrit sur le mur. Il n'y avait plus rien, sauf un unique commandement. Il disait :

TOUS LES ANIMAUX SONT ÉGAUX
MAIS CERTAINS ANIMAUX SONT PLUS ÉGAUX
QUE D'AUTRES.

Après ça, il ne leur sembla pas étrange que, le lendemain, les

cochons qui supervisaient le travail de la ferme portassent tous des fouets dans leurs pattes. Il ne leur sembla pas étrange d'apprendre que les cochons s'étaient acheté une radio, prévoyaient d'installer un téléphone, et s'étaient abonnés à *Paris-Match*, *Playboy* et *Gala*. Il ne leur sembla pas étrange de voir Napoléon se promener dans le jardin de la maison une pipe dans la bouche — pas plus que des cochons prendre des vêtements dans la garde-robe de Martin et les enfiler, Napoléon lui-même apparaissant vêtu d'un manteau noir, d'une culotte de chasse et de jambières en cuir, et sa truie préférée apparaissant dans la robe en soie moirée que M^me^ Martin portait les dimanches.

Une semaine plus tard, dans l'après-midi, un certain nombre de cabriolets roulèrent jusqu'à la ferme. Une délégation de fermiers voisins avait été invitée pour un tour d'inspection. On leur montra la ferme dans ses moindres détails, et ils exprimèrent une grande admiration pour ce qu'ils virent, notamment pour le moulin. Les animaux désherbaient le champ de navets. Ils travaillaient avec diligence, levant à peine la tête du sol, ne sachant pas s'ils devaient être plus effrayés des cochons ou des visiteurs humains.

Le soir, des rires bruyants et des éclats de chants jaillissaient de la maison. Et soudain, au son des voix entremêlées, les animaux furent frappés de curiosité. Que pouvait-il se passer là-dedans, maintenant que pour la première fois, les animaux et les êtres humains se rencontraient à égalité ? D'un commun accord, ils commencèrent à se faufiler aussi discrètement que possible dans le jardin de la maison.

Ils firent une pause au portillon, à moitié effrayés de poursuivre, mais Capucine ouvrit la voie. Ils marchèrent sur la pointe des pieds jusqu'à la maison, et les plus grands animaux jetèrent un œil par la fenêtre de la salle à manger. Là, autour de la grande table, étaient assis une demie-douzaine de fermiers et une demie-douzaine des cochons les plus éminents, Napoléon occupant la place d'honneur en bout de table. Les cochons semblaient parfaitement à l'aise sur leurs chaises. L'assemblée avait commencé un jeu de cartes, mais s'était arrêtée le temps de lever ses verres. Une grande carafe circulait, et les verres étaient remplis de bière. Personne ne remarqua les visages

perplexes des animaux à la fenêtre.

M. Delannoy, de Boisgoupil, s'était levé, son verre à la main. Dans un instant, dit-il, il demanderait à la présente assemblée de lever leurs verres. Mais avant, il avait quelques mots qu'il se sentait obligé de prononcer.

C'était une source de profonde satisfaction pour lui, dit-il, et, il en était sûr, pour tous les autres présents ici, de constater qu'une longue période de méfiance et d'incompréhension s'achevait. Il y avait eu un temps — bien que lui-même, ou quiconque de la présente assemblée, n'eût partagé ce sentiment — il y avait eu un temps où les respectés propriétaires de la Ferme des Animaux avaient été considérés, il n'osait dire avec hostilité, mais peut-être avec une certaine perplexité, par leurs voisins humains. Des incidents malencontreux avaient eu lieu, des mauvais préjugés avaient circulé. Il avait été ressenti que l'existence d'une ferme possédée et exploitée par des cochons était quelque chose d'anormal et risquait d'avoir des conséquences néfastes pour le voisinage. Trop de fermiers avaient supposé, sans le vérifier, que sur une telle ferme, la désinvolture et le désordre domineraient. Ils s'étaient inquiétés de l'effet sur leurs propres animaux, ou même sur leurs employés humains. Mais tous ces doutes étaient maintenant dissipés. Aujourd'hui, lui et ses amis avaient visité la Ferme des Animaux et inspecté le moindre de ses recoins de leurs propres yeux, et qu'avaient-ils vu ? Non seulement les méthodes les plus en pointe, mais une discipline et une organisation qui devaient être un exemple pour tous les fermiers. Il pensait ne pas se tromper en disant que l'animal le plus insignifiant de la Ferme des Animaux travaillait plus et recevait moins de nourriture que n'importe quel autre animal dans le pays. En effet, lui et ses compagnons visiteurs avaient observé aujourd'hui de nombreuses particularités qu'ils avaient bien l'intention d'introduire immédiatement dans leurs propres fermes.

Il voulait terminer son intervention, dit-il, en soulignant une fois de plus les sentiments amicaux qui existaient, et devaient subsister, entre la Ferme des Animaux et ses voisins. Entre les cochons et les humains, il n'y avait et ne devait y avoir aucun conflit d'intérêt de quelque sorte. Leurs combats et leurs difficultés étaient les mêmes. Le

problème de la main-d'œuvre n'était-il pas partout le même ? Il devint ici apparent que M. Delannoy s'apprêtait à lancer quelques bons mots soigneusement préparés à l'assemblée, mais il fut pris d'un fou-rire qui l'empêcha de les prononcer. Après s'être étranglé, ce qui bleuit ses multiples mentons, il parvint à les formuler : « Vous luttez contre vos animaux inférieurs, et nous, nous avons nos classes inférieures ! » Cette saillie fit tonner la table de rire ; et M. Delannoy félicita à nouveau les cochons pour les maigres rations, les longues heures de travail et l'absence générale de confort qu'ils avaient observées sur la Ferme des Animaux.

Et maintenant, dit-il finalement, il allait demander à l'assemblée de se lever et de s'assurer que leurs verres fussent bien pleins. « Messieurs, conclua M. Delannoy, messieurs, levons nos verres : à la prospérité de la Ferme des Animaux ! »

Il y eut des applaudissements enthousiastes et des coups de pied au sol. Napoléon était si flatté qu'il quitta sa place et fit le tour de la table pour trinquer son verre contre celui de M. Delannoy avant de le vider. Quand les applaudissements se turent, Napoléon, qui était resté debout, intima aux autres qu'il avait lui aussi quelques mots à dire.

Comme tous les discours de Napoléon, il fut court et concis. Lui aussi, dit-il, était heureux que la période d'incompréhension fût terminée. Pendant longtemps avaient circulé des rumeurs — provenant, avait-il des raisons de penser, d'ennemis malveillants — prétendant qu'il y avait quelque chose de subversif et même de révolutionnaire dans son entreprise et celle de ses collègues. On leur avait attribué l'intention de semer la rébellion chez les animaux des fermes voisines. Rien ne pouvait être plus éloigné de la vérité ! Leur seul vœu, maintenant et par le passé, était de vivre en paix et de faire affaire avec leurs voisins. Cette ferme, qu'il avait l'honneur de contrôler, ajouta-t-il, était une entreprise coopérative. Les titres de propriété, qu'il détenait, étaient possédés conjointement par les cochons.

Il ne croyait pas, dit-il, qu'aucune des vieilles suspicions n'eût encore cours, mais certains changements survenus dans la routine de la ferme devraient renforcer davantage encore la confiance. Jusqu'à

présent, les animaux de la ferme avaient l'assez inepte habitude de s'adresser les uns aux autres en tant que « Camarades ». Cela allait être supprimé. Il y avait aussi une coutume très étrange, dont l'origine était inconnue, de marcher tous les dimanches matins devant le squelette d'un porc cloué à un poteau dans le jardin. Cela aussi allait être supprimé, et le squelette avait déjà été enterré. Ses visiteurs avaient peut-être aussi remarqué le drapeau vert flottant au mât. Si c'était le cas, ils avaient peut-être noté que la corne et le sabot blancs qui l'ornaient auparavant avaient été effacés. À partir de maintenant, ce serait un simple drapeau vert.

Il n'avait qu'une seule critique, dit-il, à faire de l'excellent et amical discours de M. Delannoy. M. Delannoy s'était référé tout du long à la « Ferme des Animaux ». Il ne pouvait bien sûr pas savoir — puisque Napoléon l'annonçait pour la première fois — que le nom de *Ferme des Animaux* avait été aboli. Désormais, la ferme serait connue sous le nom de *Ferme du Manoir* — c'était, croyait-il, son nom correct et originel.

« Messieurs, conclut Napoléon, je vais lever à nouveau mon verre, mais d'une façon différente. Remplissez vos verres jusqu'au bord. Messieurs, levons nos verres : à la prospérité de la Ferme du Manoir ! »

Il y eut les mêmes applaudissements enthousiastes qu'auparavant, et les verres furent complètement vidés. Mais pour les animaux observant la scène au-dehors, il sembla que quelque chose d'étrange se produisait. Y avait-il quelque chose qui altérait le visage des cochons ? Les vieux yeux de Capucine sautaient d'une tête à l'autre. Quelques-unes avaient cinq mentons, d'autres quatre, d'autres trois. Mais qu'est-ce qui les faisait se mélanger et se transformer ? Les applaudissements touchèrent à leur fin, l'assemblée reprit ses cartes et poursuivit le jeu qui avait été interrompu, et les animaux partirent silencieusement.

À peine avaient-ils fait vingt mètres qu'ils s'arrêtèrent net. Un grondement de voix monta de la maison. Ils se précipitèrent et regardèrent de nouveau par la fenêtre. Une violente querelle avait éclaté. Il y avait des cris, des coups sur la table, des regards suspicieux, des dénégations furieuses. À la source de tout ce trouble, Napoléon

et M. Delannoy avaient apparemment joué simultanément un as de pique.

Douze voix criaient de colère, et elles se ressemblaient toutes. Plus de doutes, maintenant, sur ce qui était arrivé aux visages des cochons. Les regards des créatures à l'extérieur allèrent d'un cochon à un homme, d'un homme à un cochon, et d'un cochon à un homme à nouveau : mais il était désormais impossible de les distinguer.